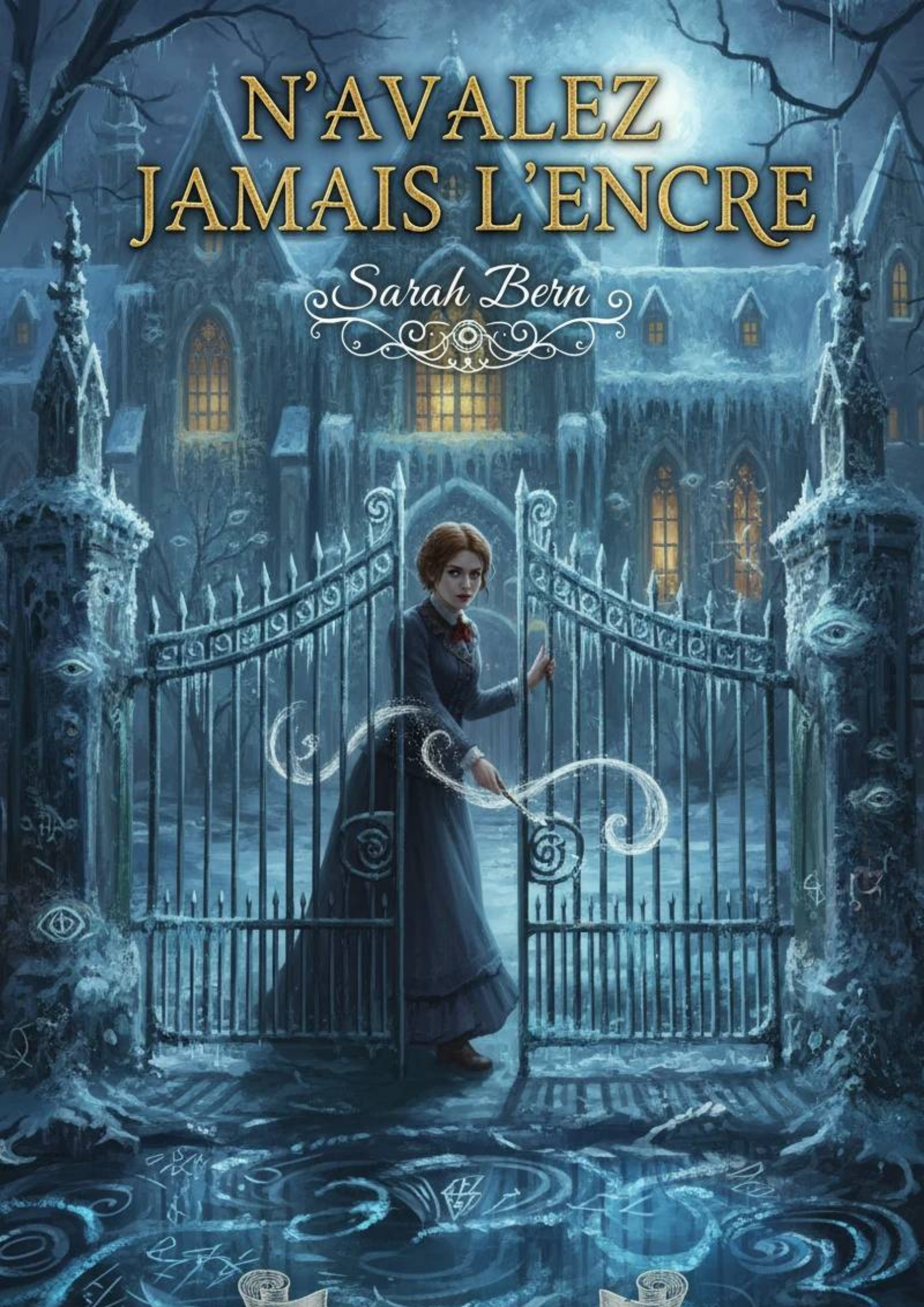


N'AVALEZ JAMAIS L'ENCRE

Sarah Bern



N'avalez jamais l'Encre

Par Sarah Bern

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Baptême de Fiel	4
Chapitre 2 : La Première Cicatrice	9
Chapitre 3 : L'Ombre du Héron	14
Chapitre 4 : Le Scriptorium des Suppliciés	19
Chapitre 5 : La Brasserie de l'Oubli	24
Chapitre 6 : L'Appel du Tanit	29
Chapitre 7 : La Gangrène du Verbe	34
Chapitre 8 : Le Ventre de Pierre	39
Chapitre 9 : Le Masque de Van Zaal	43
Chapitre 10 : La Liquéfaction des Souvenirs	47
Chapitre 11 : L'Héritier Amputé	52
Chapitre 12 : Le Rituel de la Page Blanche	57
Chapitre 13 : L'Insurrection des Mots	63
Chapitre 14 : L'Excision	67
Chapitre 15 : La Note en Bas de Page	72

Chapitre 1

Le Baptême de Fiel

Le givre de ce mois de décembre 1890 n'était pas une simple morsure, mais une lente pétrification qui semblait figer jusqu'aux eaux sombres du Neckar. À Heidelberg, les pierres de l'université exsudaient une humidité si ancienne qu'elle paraissait porter en elle le deuil des siècles. Elsa franchit le seuil du Scriptorium souterrain, ses bottines de cuir craquant sur le salpêtre qui fleurissait en croûtes blanchâtres le long des dalles. La lanterne qu'elle portait projetait des ombres difformes sur les rayonnages où s'entassaient des in-folio dont la reliure de peau de truie semblait frémir au passage de la lumière. Elle n'était pas seule. Cinq autres silhouettes, emmitouflées dans des redingotes de laine lourde et des manteaux de castor, attendaient déjà dans la pénombre de la salle voûtée. L'air y était saturé d'une odeur de suif brûlé, de poussière de craie et de quelque chose d'autre, une effluve plus ténue, métallique, qui rappelait le sang séché sur une lame de rasoir.

Klaus von Hest se tenait à l'écart, ses doigts longs et pâles crispés sur le revers de son col. Malgré le froid qui transformait chaque respiration en un petit nuage de buée grise, une sueur fine perlait à ses tempes. Il sentait, sous ses ongles soigneusement limés, une démangeaison insidieuse, une vibration imperceptible qui semblait répondre au silence pesant des profondeurs.

Soudain, le battant de la porte de chêne grimaça sur ses gonds de fer. Le Professeur Barthélemy Van Zaal entra. Sa haute stature, d'une maigreur de héron, était drapée dans une robe universitaire si usée qu'elle paraissait faite de lambeaux de nuit. Ses yeux, grossis démesurément par des verres de lunettes épais comme des culs de bouteille, semblaient flotter dans une substance huileuse. Il ne salua personne. Il se dirigea vers le pupitre central, un bloc de basalte noir qui trônait au milieu de la pièce

comme un autel païen.

— Posez vos lanternes, murmura-t-il, et sa voix avait le crissement d'un stylet d'os sur du parchemin. Le jour n'a plus cours ici. Nous entrons dans le temps de l'ombre portée.

Il déposa sur le basalte un paquet enveloppé dans une peau de chamois huileuse. Ses mains, dont les extrémités étaient tachées d'un noir de vigne si profond qu'on aurait dit une nécrose, déballèrent l'objet avec une lenteur rituelle. Elsa se pencha, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau captif. L'odeur se fit plus forte. Ce n'était plus seulement du fer, c'était le parfum d'une boucherie propre, une senteur viscérale qui lui souleva le cœur.

Le Codex de Tanit apparut enfin.

Ce n'était pas un livre ordinaire. Sa couverture n'était ni de cuir ni de bois, mais d'une substance sombre, veinée, qui rappelait la corne ou l'ivoire fossilisé. Elle semblait absorber la faible lueur des chandelles plutôt que de la refléter. Van Zaal posa une main plate sur l'ouvrage, et Elsa crut voir les veines du professeur pulser en synchronie avec les motifs complexes gravés sur la reliure.

— Vous avez été choisis, commença Van Zaal sans lever les yeux, non pour votre érudition, qui n'est qu'un vernis de salon, mais pour votre capacité à devenir des réceptacles. Ce que vous voyez devant vous est le Dialecte de Tanit. Ce n'est pas une langue morte. C'est une langue qui dort, et qui a faim.

Il ouvrit le Codex. Le bruissement des pages ne ressembla pas au papier, mais au froissement de la soie mouillée. Les caractères qui y étaient inscrits défiaient toute logique calligraphique. Ce n'étaient pas des lettres, mais des entailles, des griffures d'une complexité organique, des phonèmes qui semblaient se tordre sur le vélum jaunâtre comme des vers de terre sous l'effet du sel.

— Regardez-les, ordonna Van Zaal. Ne lisez pas avec votre esprit. Laissez l'encre s'insinuer dans vos pores.

Klaus fit un pas en avant, fasciné malgré la terreur qui lui nouait les entrailles. À mesure qu'il fixait les glyphes, la vibration sous ses ongles s'intensifia, devenant une douleur aiguë, comme si de fines aiguilles de glace s'enfonçaient dans sa chair. Il vit une forme, un caractère plus tourmenté que les autres, qui semblait palpiter. L'encre paraissait fraîche, d'un noir si absolu qu'il en devenait bleuâtre, miroitant comme la surface d'un puits sans fond.

— Professeur, balbutia Elsa, sa main se portant involontairement à sa gorge, l'odeur... on dirait... on dirait qu'il saigne.

Van Zaal esquissa un sourire qui ne découvrit que des dents jaunies, enchâssées dans des gencives rétractées.

— La vérité est une chirurgie, mademoiselle. On n'extrait pas le sens d'un tel texte sans entamer la viande. Le Dialecte de Tanit ne se traduit pas. Il se transsubstancie. Chaque mot que vous reconnaîtrez dévorera un morceau de ce que vous croyez être. Êtes-vous prêts à offrir votre mémoire pour que le Verbe reprenne vie ?

Le silence qui suivit fut interrompu par le grésillement d'une mèche de bougie qui se noyait dans sa propre cire. Klaus ne pouvait détacher ses yeux de la page. Il sentit soudain un goût de cuivre dans sa bouche. Une goutte de sang perla de son nez et vint s'écraser sur le sol de pierre, mais il ne s'en aperçut pas. Il voyait désormais les lignes bouger. Les glyphes s'étiraient, cherchant à quitter le vélum pour ramper sur ses mains.

— C'est... c'est une architecture, murmura Klaus d'une voix qui n'était plus tout à fait la sienne. Les voyelles sont des os. Les consonnes sont des tendons.

— Précisément, von Hest, approuva Van Zaal avec une satisfaction glaciale. Vous commencez à entendre le murmure de l'abîme.

Elsa, elle, voyait autre chose. Dans les marges du Codex, là où l'humidité avait fait baver l'encre, des visages semblaient se former et disparaître, des expressions de pure agonie figées dans la fibre même du support. Elle sentit une froideur inhumaine envahir la pièce, une chute de température si brutale que les encriers de verre disposés sur les tables de travail se fendirent simultanément dans un petit bruit sec de cristal brisé.

L'encre noire commença à s'écouler des récipients rompus, s'étalant sur le bois des pupitres en tentacules hésitants. Mais elle ne coulait pas selon les lois de la gravité ; elle semblait chercher les mains des étudiants, s'étirant vers eux comme une bête affamée.

— Ne reculez pas, tonna Van Zaal, sa voix résonnant contre les voûtes avec une autorité terrifiante. Le baptême commence. N'avalez jamais l'encre, car elle écrira votre fin de l'intérieur. Laissez-la seulement vous marquer.

Klaus sentit alors une piqûre fulgurante sous l'ongle de son index droit. Une minuscule goutte d'encre, échappée du Codex, venait de s'y loger. La douleur fut si vive qu'il tomba à genoux, mais aucun cri ne sortit de sa gorge. Il regarda son doigt : sous la peau, une ligne noire commençait à remonter le long de sa veine, traçant un chemin sinueux vers son poignet, comme une racine cherchant le cœur.

Elsa voulut l'aider, mais elle fut saisie par la vision du Professeur Van Zaal. Dans la lumière vacillante, l'homme semblait se dissoudre. Ses contours devenaient flous, mangés par l'obscurité environnante. Ses yeux n'étaient plus que deux trous d'encre, profonds et insondables, où se reflétait l'histoire oubliée de cités dévorées par le sable.

— Le premier glyphe est "Souvenir", dit Van Zaal, et sa voix semblait maintenant provenir de partout à la fois, des murs, du sol, de la chair même des étudiants. Et pour que le souvenir de Tanit revienne, le vôtre doit s'effacer.

Klaus, au sol, chercha désespérément à se rappeler le visage de sa mère, le parfum des jardins de sa demeure familiale à Francfort, mais il ne trouva qu'une tache noire, un vide béant là où auraient dû se trouver les images de son enfance. À la place, des paysages de calcaire blanc, des autels fumants sous un soleil de plomb et le cri de milliers de mouettes au-dessus d'un port disparu s'imposèrent à lui avec une violence insoutenable.

L'odeur de chair ferreuse remplit ses poumons, étouffante, fétide, tandis que sur le vélum du Codex, les caractères s'agitaient dans une danse macabre, célébrant le retour de leur premier repas depuis deux mille ans. L'hiver d'Heidelberg n'était plus qu'un lointain murmure derrière les murs de pierre ; ici, dans le ventre de l'université, le temps venait de s'arrêter pour laisser place à l'éternité d'une page que l'on commence à écrire avec le sang des vivants.

Chapitre 2

La Première Cicatrice

La lumière de ce matin de janvier n'était qu'un suintement grisâtre, une humeur vitreuse qui peinait à franchir les vitraux encrassés de la bibliothèque souterraine. Dans l'air rance, saturé par les effluves de suif brûlé et de poussière séculaire, le silence pesait comme une chape de plomb sur les six pupitres disposés en demi-cercle. Au centre, le Professeur Van Zaal demeurait immobile, sa silhouette de grand échassier funèbre projetant une ombre démesurée sur les dalles disjointes où l'humidité dessinait des continents de moisissure. Ses mains, dont les articulations saillantes évoquaient des racines déterrées, reposaient sur le vélum du Codex de Tanit. Le cuir de la reliure, d'un grain si fin qu'il semblait issu d'un derme humain, frémissait presque sous le souffle court des étudiants.

Klaus von Hest sentit le froid mordre ses phalanges à travers la soie de ses gants, une morsure plus profonde que celle de l'hiver germanique qui hurlait au-dehors. Devant lui, une feuille de papier de chiffon attendait, vierge et cruelle. Il saisit son porte-plume d'ébène, dont le bec d'acier semblait une griffe prête à inciser la réalité. Van Zaal ne parla pas ; il se contenta de désigner du doigt une suite de glyphes qui ressemblaient à des insectes écrasés, des formes anguleuses dont la géométrie heurtait la raison.

— Commencez, murmura le professeur, et sa voix n'était que le froissement d'un parchemin que l'on déchire.

Klaus posa la pointe sur le papier. À l'instant où son esprit tenta de déchiffrer la première ligature, une décharge de froidure remonta le long de son bras. Il ouvrit la bouche pour reprendre son souffle, mais ce fut une saveur d'une violence inouïe qui

envahit son palais. Ce n'était pas l'amertume de l'encre de galle, mais le goût métallique, chaud et fétide du cuivre. C'était le goût du sang que l'on a trop longtemps gardé en bouche, une saveur de boucherie ancienne et de pièces de monnaie rouillées.

Il commença à traduire. Les mots ne venaient pas de sa mémoire, ils s'imposaient à lui comme des parasites. Sa plume courait sur le papier avec une célérité démoniaque, traçant des arabesques qu'il n'avait jamais apprises, des structures grammaticales qui semblaient obéir à une logique pré-humaine. Chaque phonème qu'il articulait mentalement faisait vibrer sa cage thoracique, une résonance sourde qui semblait déplacer ses organes. Les autres étudiants autour de lui n'étaient plus que des spectres flous ; seule comptait cette encre noire qui, à mesure qu'elle séchait, paraissait s'enfoncer dans les fibres du papier pour rejoindre les profondeurs de la terre.

« *Le soleil est un œil de sel qui pleure sur les sables de l'oubli...* »

Klaus écrivait sans s'arrêter, ses yeux brûlant dans leurs orbites. Il sentait une chaleur anormale irradier de son front. Le dialecte de Tanit ne se laissait pas simplement traduire ; il exigeait un tribut. À chaque phrase achevée, une sensation de légèreté vertigineuse l'envahissait, comme si l'on retirait, couche après couche, le vernis de son existence. Le cuivre dans sa gorge devint une brûlure. Il crut voir, dans le reflet de l'encrier de cristal, des visages de pierre se craqueler sous un azur impitoyable.

Le travail dura des heures, ou peut-être des siècles. Lorsque Van Zaal posa sa main sèche sur l'épaule de Klaus pour signifier la fin de la séance, le jeune homme sursauta. Ses doigts étaient crispés sur le bois de l'ébène, et une tache d'encre, semblable à une nécrose, souillait le revers de sa manchette en lin blanc.

— C'est assez pour aujourd'hui, Monsieur von Hest, dit Van Zaal, ses yeux emprisonnés derrière les verres épais brillant d'une lueur de triomphe malsain. Vous avez un don que vos camarades n'osent même pas rêver. Vous possédez la syntaxe du vide.

Klaus quitta la salle sans un mot, ses pas résonnant lourdement sur les marches de pierre qui menaient vers la surface. Il traversa les couloirs de l'université, croisant des ombres de collègues en redingote, des spectres de savoir qui lui parurent soudain dérisoires. L'air de la nuit, chargé de neige fine, lui fouetta le visage, mais il ne parvint pas à chasser ce goût de métal qui tapissait sa langue.

De retour dans sa chambre de la Hauptstrasse, une pièce exiguë encombrée de volumes de philologie et de vêtements jetés sur des chaises de chêne, il s'assit devant son secrétaire. Une bougie unique luttait contre les ténèbres qui s'engouffraient par les jointures des fenêtres. Klaus avait besoin de se rassurer, de retrouver la trame de sa propre vie après s'être ainsi dissous dans les glyphes de Tanit.

Il chercha une lettre, un objet, n'importe quoi qui pût le rattacher à sa lignée. Ses yeux tombèrent sur un petit portrait miniature, enchâssé dans un cadre d'argent terni. C'était une jeune fille aux cheveux d'or, le regard doux, vêtue d'une robe de velours bleu. Il savait qui elle était. Il savait qu'elle représentait tout ce qu'il aimait, le lien ténu qui le rattachait encore à la lumière des jardins de son enfance.

Il voulut prononcer son nom.

Ses lèvres s'entrouvrirent, mais seul un sifflement sec en sortit. Il chercha dans les recoins de sa mémoire, là où les souvenirs sont habituellement rangés comme des livres précieux. Il trouva la chambre qu'ils partageaient, le balancement de la balançoire sous les tilleuls, le rire clair qui résonnait dans les couloirs de la demeure familiale. Mais le visage de la jeune fille s'effaçait, devenant une tache floue, une surface de cire fondue.

Comment s'appelait-elle ?

La panique monta en lui, une marée froide. Il se souvenait de la couleur de ses

rubans, de la cicatrice qu'elle portait au genou gauche après une chute dans la roseraie, mais son identité même s'était évaporée. Le prénom — ce mot magique qui définit un être — avait été dévoré. À la place, il ne restait qu'une sensation de cuivre et de poussière. Le dialecte de Tanit avait pris le nom de sa sœur pour prix de sa traduction.

Klaus se leva brusquement, renversant sa chaise. Il se précipita vers son miroir de toilette, dont le tain était piqué de points noirs. Dans la glace, son propre visage lui parut étranger. Ses yeux semblaient plus sombres, ses pommettes plus saillantes, comme si la structure même de son crâne s'adaptait à une nouvelle langue, une langue qui n'avait pas besoin de noms, mais de sacrifices.

Il regarda ses mains. Sous ses ongles, malgré le savon et l'eau glacée, une lueur sombre persistait. L'encre n'était pas restée sur le papier. Elle s'était insinuée sous sa peau, voyageant par ses veines pour atteindre le sanctuaire de ses souvenirs. Il essaya de se remémorer le visage de son père, le parfum des cigares qu'il fumait dans la bibliothèque, mais là encore, un voile de suie tombait sur l'image.

Chaque mot traduit du Codex était une gomme frottant sur le palimpseste de son âme.

Klaus s'effondra sur son lit, le corps secoué par des tremblements. Le silence de la chambre devint oppressant, peuplé de murmures en langue carthaginoise qui semblaient sortir des murs de pierre. Il comprit alors, avec une clarté terrifiante, que Van Zaal ne cherchait pas à exhumer une langue morte, mais à nourrir une entité affamée. Et lui, Klaus von Hest, n'était que le calame charnel dont le monstre se servait pour s'écrire à nouveau dans le monde des hommes.

Dans l'obscurité, il ferma les yeux, espérant le sommeil, mais derrière ses paupières, les glyphes de Tanit s'allumèrent en lettres de feu, brûlant les derniers lambeaux de son passé. Il n'était déjà plus tout à fait Klaus. Il était le premier paragraphe d'une histoire dont la fin exigerait l'oubli total de l'univers. Au loin, une cloche d'église

sonna les matines, mais pour Klaus, le son n'évoquait plus la prière. C'était le choc d'un marteau sur une enclume de cuivre, le signal que la traduction devait continuer, jusqu'à ce que l'encre remplace le sang.

Chapitre 3

L'Ombre du Héron

Le craquement des plumes d'oie sur le vélin imitait le bruit de scarabées fouissant dans une carcasse sèche. Sous les voûtes de la bibliothèque d'Heidelberg, où l'hiver de 1890 s'insinuait par les jointures du plomb des vitraux, l'air était saturé d'une odeur de suif rance et de poussière de pierre. Le Professeur Barthélemy Van Zaal déambulait entre les pupitres de chêne noirci, sa silhouette de héron en deuil projetant une ombre démesurée sur les dalles de grès. Ses pas, rythmés par le choc sec de sa canne à pommeau d'argent noirci, étaient la seule ponctuation d'un silence de sépulcre.

Il s'arrêta derrière Elsa, dont les doigts fins, rougis par l'onglée, serraient le calame avec une ferveur de suppliciée. Van Zaal ne respirait pas ; il humait. Ses besicles, épaisses comme des culs de bouteille, emprisonnaient des pupilles fixes qui semblaient flotter dans une solution de formol. Il posa une main sur le dossier de la chaise de la jeune femme. Le cuir grinça. Ses doigts, tachés d'un noir de vigne permanent qui semblait avoir migré sous les ongles pour en corrompre la matrice, ressemblaient à des serres de rapace.

— Le phonème de la troisième stèle, Elsa, murmura-t-il d'une voix qui avait le grain du sable frotté sur du parchemin. Ne le lisez pas avec la gorge. Laissez-le s'infuser dans la pulpe de vos doigts. La langue de Tanit n'est pas une parole, c'est une sève.

Elsa sentit un frisson courir le long de son échine, sous sa robe de laine bouillie. Elle n'osa pas lever les yeux. Sur son pupitre, le lexique carthaginois semblait palpiter. Les glyphes, tracés avec une encre d'une densité anormale, ne se laissaient pas simplement déchiffrer ; ils semblaient aspirer la lumière de la lampe à huile. Elle avait l'impression que chaque lettre traduite lui arrachait une bribe de son enfance, un

souvenir de soleil sur les blés, pour le remplacer par cette humidité noire et fétide qui suintait des murs de l'université.

Klaus, à quelques pas d'elle, luttait contre un tremblement convulsif. Ses gants de chevreau étaient posés sur le bois, révélant des mains d'une pâleur de cire, marquées par des ecchymoses sombres là où l'encre avait éclaboussé sa peau. Van Zaal se détourna d'Elsa pour fondre sur lui. Le professeur était un taxidermiste du verbe, surveillant ses « buvards » avec une rigueur chirurgicale. Pour lui, ces six étudiants n'étaient que des récipients, des outres de chair destinées à recueillir une connaissance trop corrosive pour le papier ordinaire.

— Plus d'ardeur, Monsieur von Hest, siffla le vieillard. L'histoire a horreur du vide, mais elle adore l'oubli. Si vous ne devenez pas le texte, vous ne serez rien.

La nausée monta à la gorge d'Elsa. Elle avait besoin d'air, de l'âcreté de la neige, de n'importe quoi qui ne sente pas la décomposition de l'esprit. Elle se leva brusquement, sa chaise raclant le sol avec un cri de métal. Van Zaal ne cilla pas. Il se contenta de la regarder s'éloigner vers les lourdes portes de chêne, un sourire imperceptible étirant sa peau parcheminée.

Elle traversa le vestibule désert, où les courants d'air faisaient danser les flammes des appliques de fer forgé. Ses bottines de cuir craquaient sur le marbre froid. Elle s'arrêta dans la grande galerie des fondateurs, là où les portraits des éminents docteurs de l'université montaient la garde depuis des siècles. Le froid ici était plus tranchant, plus honnête.

Elle chercha des yeux le portrait de Julian, le fils du baron von Malthe, l'un des six qui, trois jours plus tôt, s'asseyait encore à leur table. Van Zaal leur avait dit que Julian avait été rappelé par sa famille pour une affaire de succession urgente. Elsa voulait se rassurer, voir le visage de son ami figé dans la gloire de l'huile et de la toile, ce portrait qu'il avait offert à l'institution après son premier prix de philologie.

Elle trouva le cadre. Le bois doré, sculpté de rinceaux d'acanthé, était bien là. Mais le portrait qu'il enserrait n'était plus qu'une abomination.

Elsa porta une main à sa bouche pour étouffer un cri. La figure de Julian, ses traits aristocratiques, son regard fier, tout avait disparu. À la place, une tache d'encre d'une noirceur absolue, visqueuse, semblait avoir dévoré les pigments de l'intérieur. Ce n'était pas une dégradation naturelle du vernis. L'encre coulait, littéralement, s'échappant de la toile pour maculer la bordure dorée et couler le long du mur en filets de goudron.

Là où aurait dû se trouver le nom de Julian sur la plaque de cuivre, il n'y avait plus qu'une trace de corrosion, comme si l'acide avait rongé le métal. L'étudiant n'avait pas seulement quitté la pièce ; il s'effaçait de la trame même de la réalité. Il devenait une rature dans les annales du monde.

Elle s'approcha, fascinée par l'horreur. L'odeur qui émanait du tableau était celle de la bibliothèque, mais multipliée par cent : une puanteur de charnier académique, de cire morte et de vieux papiers macérés dans du sang. Elle tendit une main tremblante vers la toile. L'encre semblait bouger, agitée de micro-vibrations, comme une colonie de fourmis noires s'activant sur une proie.

Soudain, une ombre s'étira derrière elle.

— Il a été un calame médiocre, Elsa. Trop de résistance dans la fibre.

La voix de Van Zaal était juste derrière son oreille. Elle ne l'avait pas entendu approcher. Elle se retourna, le dos collé contre le mur froid, à quelques centimètres de la tache noire qui continuait de s'étendre. Le professeur se tenait là, ses yeux de formol brillant d'une lueur d'une intelligence atroce.

— Qu'avez-vous fait de lui ? hoqueta-t-elle, les larmes piquant ses yeux.

— Je ne fais rien, ma chère enfant. Je ne suis que le bibliothécaire. C'est le Dialecte de Tanit qui choisit ses supports. Julian n'avait pas assez de mémoire pour nourrir les phonèmes. La langue l'a bu. Elle a consommé ses souvenirs, ses ancêtres, son nom même. Regardez cette encre... Elle est riche, n'est-ce pas ? Elle servira à écrire le prochain chapitre.

Il tendit une main et, du bout de son index taché, il recueillit une goutte de l'humeur noire qui perlait du cadre. Il la porta à ses lèvres avec une lenteur obscène. Elsa vit la langue du vieillard, sombre comme celle d'un lépreux, s'enrouler autour du fluide.

— Vous êtes les buvards, Elsa. Vous absorbez le passé pour que le Dialecte puisse respirer à nouveau. Klaus est déjà à moitié liquide. Et vous... vous avez une mémoire si vaste, si fertile. Vos souvenirs d'enfance, ce petit jardin à la lisière de la forêt noire, l'odeur du pain de votre mère... Tout cela fera une encre magnifique.

Elsa voulut s'enfuir, mais ses jambes semblaient de plomb. Elle baissa les yeux sur ses propres mains. Sous la peau de ses poignets, les veines ne battaient plus d'un bleu d'azur. Elles étaient noires. Une encre épaisse et pulsante remontait vers son cœur, traçant sous son épiderme les glyphes de Tanit. Elle sentit un mot, un seul, un phonème carthaginois oublié depuis trois millénaires, se former dans son esprit. Il était lourd, froid, et il dévorait tout sur son passage.

Elle essaya de se rappeler le visage de sa mère. Elle ne vit qu'une tache d'encre. Elle chercha le nom de son village. Une rature.

Van Zaal posa sa main sur son épaule, une pression de fer et de lin froid.

— Ne luttez pas. L'histoire est un palimpseste, Elsa. On gratte l'ancien pour écrire le nouveau. Et vous êtes un parchemin de premier choix.

Il la raccompagna vers la salle de lecture. Le bruit de sa canne sur le marbre résonnait comme le glas d'une civilisation. À l'intérieur, les autres étudiants étaient courbés sur leurs pupitres, leurs plumes griffonnant avec une frénésie désespérée. Klaus ne levait plus la tête ; de ses yeux coulait un liquide sombre qui maculait son papier, mais il continuait d'écrire, ses doigts fusionnant lentement avec le bois du calame.

Elsa se rassit à sa place. Elle prit sa plume. L'encre dans l'encrier de cristal semblait l'appeler, une mer noire et profonde où elle ne demandait qu'à se noyer. Elle posa la pointe sur le vélin. Elle n'était plus Elsa. Elle était la scribe d'une entité qui n'avait pas de nom, seulement une faim.

Dehors, l'hiver de fer continuait de mordre Heidelberg, mais à l'intérieur de la bibliothèque, le temps s'était arrêté. Il n'y avait plus que le grattement des plumes et l'odeur de la chair qui se change en texte. Van Zaal, debout au centre de la pièce, ferma les yeux et respira profondément le parfum de l'oubli qui montait des pupitres. La traduction avançait. Bientôt, le livre serait complet, et le monde ne serait plus qu'une page blanche, prête à recevoir l'encre de Tanit.

Chapitre 4

Le Scriptorium des Suppliciés

Le givre, tel un linceul de cristal, s'agrippait aux vitraux ogivaux de la bibliothèque, filtrant une lumière grise et avare qui ne parvenait pas à dissiper l'obscurité moite du scriptorium. Dans cette nef de savoir pétrifié, l'air était saturé d'une odeur de cuir ancien, de cire de suif et d'une effluve plus troublante, métallique et aigre, semblable à celle d'un abattoir que l'on aurait tenté de purifier avec de l'encens. Sous les voûtes de pierre suintantes, les six pupitres de chêne massif étaient disposés en un demi-cercle rigide, chacun supportant le poids d'un destin en suspens.

Otto von Bieder, le plus jeune du cercle, dont les joues portaient encore les stigmates d'une adolescence à peine révolue, luttait contre une fièvre qui n'avait rien de naturel. Sa redingote de laine brune, d'ordinaire si soignée, était froissée, et son col de lin blanc, jauni par une sueur poisseuse, lui serrait la gorge comme un nœud coulant. Ses doigts, crispés sur un calame de roseau, tremblaient si violemment que la pointe de l'instrument grattait le vélin avec un bruit de griffure de rongeur.

— Continuez, von Bieder, murmura la voix de Van Zaal, émergeant des ombres comme un couperet tombe sur un billot. Le silence n'est qu'une page blanche que votre paresse refuse de remplir.

Le professeur se tenait debout, immobile, sa silhouette de héron en deuil projetant une ombre démesurée sur les rayonnages. Ses lunettes aux verres épais captaient les lueurs vacillantes des lampes à huile, transformant son regard en deux orbes laiteux et inhumains.

Otto ne répondit pas. Sa bouche s'ouvrit, mais seul un râle caverneux en sortit. Ses

yeux, injectés de sang, étaient fixés sur le glyphe qu'il tentait de transcrire : une spirale brisée, un phonème du dialecte de Tanit qui semblait se tordre sous son regard, refusant la fixité de la page. Soudain, une tache sombre apparut sur son front. Ce n'était pas une ecchymose, ni une marque de fatigue. C'était une goutte d'encre, noire comme le jais, qui sourdait de ses pores.

Klaus von Hest, assis à sa gauche, suspendit son mouvement, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau en cage. Il vit, avec une horreur glacée, la goutte glisser le long de la tempe d'Otto, laissant derrière elle un sillage d'une opacité absolue qui ne s'effaçait pas. Puis, une autre perle d'ébène apparut sur son nez, une autre sur son menton.

— Maître... commença Klaus, la voix brisée. Otto... il se passe quelque chose.

Van Zaal ne bougea pas d'un iode. Ses mains, tachées de noir de vigne, restaient croisées derrière son dos.

— L'accouchement de la vérité est toujours un spectacle déplaisant pour les esprits faibles, von Hest. Observez. Ne détournez pas les yeux. C'est la grammaire de l'existence qui s'écrit sous vos yeux.

Alors, le supplice d'Otto s'accéléra. Un craquement sourd, semblable à celui d'une reliure que l'on force, retentit dans le silence de la bibliothèque. Les os du jeune homme semblèrent se ramollir, perdant leur rigidité calcaire. Ses épaules s'affaissèrent, coulant littéralement vers son torse. Le tissu de sa redingote commença à boire un liquide sombre qui ne cessait de jaillir de sa peau. Ce n'était plus de la sueur, ni du sang, mais cette encre visqueuse, fétide, qui exhalait une odeur de marécage et de souvenirs oubliés.

Otto poussa un cri, mais ce qui sortit de sa gorge fut un flot de ténèbres liquides. Ses traits se brouillèrent, s'effaçant comme un dessin au fusain sous une pluie battante. Son nez s'aplatit, ses yeux fondirent dans leurs orbites, se changeant en deux flaques

d'encre qui dévalèrent ses joues. En quelques secondes, la structure même de son corps céda. Il n'était plus un homme, mais une outre de peau se vidant de sa substance.

Ses mains, celles-là mêmes qui tenaient la plume un instant plus tôt, fusionnèrent avec le bois du pupitre avant de se liquéfier totalement. Le corps d'Otto von Bieder s'effondra sur le sol de pierre dans un bruit de succion écœurant. La mare d'encre s'étendit rapidement, noire, huileuse, reflétant la lueur des lampes avec une brillance maléfique. Elle semblait douée d'une volonté propre, s'insinuant dans les interstices des dalles, rampant vers les pieds des autres étudiants qui se reculèrent dans un mouvement de panique instinctive.

— Restez à vos places ! tonna Van Zaal, sa voix vibrant d'une autorité terrifiante. Le sacrifice est consommé. Le verbe a exigé son tribut.

Le professeur s'approcha de la mare noire. Il se pencha, trempa l'index de sa main droite dans la substance qui fumait encore légèrement, et porta le doigt à ses lèvres. Un sourire imperceptible, une simple tension de sa peau parcheminée, étira ses traits.

— Un excellent cru, murmura-t-il. Riche en généalogie, pauvre en avenir. Exactement ce qu'il fallait pour le troisième chapitre.

Le reste de la nuit fut un cauchemar de labeur. Sous l'œil impitoyable de Van Zaal, les cinq survivants durent éponger le reste de ce qui avait été leur camarade. Ils utilisèrent des buvards de lin grossier qui se gorgeaient de la noirceur, devenant lourds et froids. Personne ne parla. Le grattement des plumes reprit, plus frénétique encore, comme si chacun craignait que le silence ne soit l'invitation à sa propre dissolution.

Le lendemain matin, l'aube se leva sur Heidelberg, une aube de fer et de brouillard qui ne parvenait pas à réchauffer les vieux murs de l'université. Klaus von Hest, les

mains encore tachées malgré ses gants de chevreau, se rendit au réfectoire, le regard vide. Il s'assit à la table habituelle, attendant que le reste du cercle le rejoigne.

Lorsque le groupe fut réuni, Elsa, dont les yeux étaient cernés de violet, demanda d'une voix blanche :

— Où est la place d'Otto ? Pourquoi n'ont-ils mis que cinq couverts ?

Klaus fronça les sourcils.

— Otto ? De qui parles-tu, Elsa ?

La jeune femme le fixa, interdite. Elle ouvrit la bouche pour répondre, mais le nom sembla s'effriter sur sa langue. Elle chercha dans sa mémoire le visage du jeune homme, ses cheveux clairs, son rire nerveux. Rien. Il n'y avait qu'un trou noir, une tache d'encre dans ses souvenirs.

— Je... je ne sais plus, balbutia-t-elle. J'ai cru un instant que nous étions six.

— Nous avons toujours été cinq, intervint une voix traînante derrière eux.

C'était le doyen de la faculté, un homme dont la mémoire était d'ordinaire aussi vaste que la bibliothèque. Il passait entre les tables, un registre sous le bras.

— Le cercle du professeur Van Zaal est composé de cinq étudiants d'élite. C'est écrit ici, dans les annales de l'université, depuis le premier jour du semestre.

Klaus regarda le registre que le doyen tenait ouvert. À l'endroit où aurait dû se trouver le nom d'Otto von Bieder, il n'y avait qu'une rature, une tache d'encre indélébile qui semblait avoir toujours été là. Il leva les yeux vers les autres membres du cercle. Ils hochaient la tête, avec une certitude morne et effrayante. Otto n'était pas mort. Il n'avait jamais existé.

Seul le souvenir de l'odeur de l'encre chaude, cette odeur de chair fondue, persistait au

fond de la gorge de Klaus. Il regarda ses propres mains. Sous l'ongle de son index, une minuscule trace noire refusait de partir, malgré le savon et la brosse. C'était tout ce qui restait d'une vie, d'une lignée, d'un nom. Une scorie de texte dans un monde qui redevenait une page blanche.

Dans le scriptorium, Van Zaal, seul devant le pupitre désormais vide, caressait le vélin du bout des doigts. Les glyphes de Tanit brillaient d'un éclat nouveau, nourris par la substance de celui qui n'était plus. Le professeur prit sa plume, l'imbiba d'une encre qui semblait murmurer dans l'encrier, et commença à tracer la suite du récit, effaçant d'un trait sûr le dernier vestige d'humanité qui hantait encore les recoins de la pièce.

Chapitre 5

La Brasserie de l'Oubli

Le givre de janvier mordait les pierres de l'Hauptstrasse avec une cruauté de scalpel, pétrifiant la boue des charrettes en des crêtes acérées qui déchiraient les semelles de cuir. Klaus von Hest marchait en tête, le col de son manteau de laine bouillie relevé contre ses oreilles rougies, tandis que derrière lui, les quatre autres silhouettes se mouvaient comme des spectres chassés d'un cimetière. Ils ne parlaient pas. Le silence était devenu leur seule armure depuis que le vide laissé par Otto s'était refermé, lisse et terrifiant, sur la trame de leur réalité. Ils s'engouffrèrent dans la ruelle des Augustins, là où l'ombre des pignons s'épaississait jusqu'à devenir une mélasse de suie et d'humidité, pour enfin pousser la porte de bois vermoulu de la Brasserie de l'Éclipse.

À l'intérieur, l'air était une nappe épaisse de fumée de tabac de contrebande et de vapeurs de moût fermenté. Les murs de grès, suintants d'une condensation qui ressemblait à de la sueur froide, emprisonnaient une lumière chiche, celle de quelques becs de gaz qui sifflaient comme des vipères de cuivre. Ils s'installèrent au fond de la salle, sur un banc dont le bois, poli par des siècles de lassitude, semblait gras au toucher. Un garçon de salle au tablier taché de sang de bœuf leur servit cinq chopes d'une bière brune, rance, surmontée d'une mousse grise qui s'affaissait déjà.

Elsa von Thule fut la première à rompre le sortilège du silence. Ses doigts, dont les extrémités demeuraient irrémédiablement noircies par l'encre de Van Zaal, tremblaient alors qu'elle tirait de sa besace de cuir un carnet de notes relié de chagrin. Elle le posa sur la table avec une précaution de reliquaire.

« Regardez », murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle éraillé par la terreur.

Elle ouvrit le registre à la page de la veille. Klaus se pencha, l'odeur de la bière aigre lui soulevant le cœur. Sur le papier, les glyphes de Tanit n'étaient plus de simples signes calligraphiés ; ils semblaient avoir gonflé, s'étant gorgés de la substance même de la fibre. Les bords des lettres étaient flous, comme si l'encre cherchait à s'évader des marges pour ramper vers les doigts du lecteur. Mais ce n'était pas là l'horreur. Elsa pointa du doigt ses propres annotations marginales, rédigées en allemand courant.

« Hier, j'avais noté ici le nom de mon village natal, dans le Mecklembourg. J'avais décrit la couleur des volets de la maison de mon père, le bleu délavé par les embruns. »

Klaus fixa la page. Là où Elsa désignait le vide, il n'y avait qu'une tache d'un blanc laiteux, une absence de texture, comme si le papier n'avait jamais connu la pointe d'une plume. Plus effrayant encore : Elsa levait vers eux des yeux dont l'iris semblait se décolorer.

« Je ne me souviens plus du nom de mon père, Klaus. Je sais que j'en avais un. Je sens encore le poids de sa main sur mon épaule le jour de mon départ pour l'université, mais son visage... son visage est devenu un masque d'encre. Une forme sans traits. »

Un frisson parcourut l'assemblée. Friedrich, le plus jeune, celui dont la joue portait encore une cicatrice de duel mal refermée, agrippa sa chope avec une telle force que ses jointures blanchirent. Il but une longue gorgée de ce breuvage fétide, mais ne parut ressentir aucune chaleur.

« Le texte se nourrit, trancha Klaus d'une voix qui se voulait ferme mais qui trahissait une fêlure profonde. Van Zaal nous a menti. Ce n'est pas une traduction, c'est une éviction. Chaque phonème que nous articulons, chaque courbe que nous traçons sur le

vélin, le dialecte de Tanit le prélève sur notre propre histoire. Il s'ancre dans le présent en dévorant ce qui nous a constitués. Il remplace nos souvenirs par sa propre syntaxe.

»

Il regarda sa main gantée. Sous le chevreau fin, il sentait la brûlure. Il savait que s'il retirait le gant, il ne trouverait plus la cicatrice qu'il s'était faite enfant en grim pant aux chênes du domaine familial, mais une ligne de texte, une phrase en carthaginois maudit qui racontait une tout autre origine.

« Nous devons cesser », déclara Elsa en refermant brutalement le carnet. « Si nous finissons le chapitre que Van Zaal nous a imposé ce matin, il ne restera plus rien de nous. Nous serons des coquilles vides, des automates de chair dont l'unique raison d'être sera de porter cette langue morte. »

« Et si nous arrêtons ? » demanda Friedrich, les yeux fiévreux. « Vous avez vu ce qui est arrivé à Otto. Il n'est pas simplement mort. Il a été effacé. Si nous cessons de nourrir le texte, peut-être que le texte décidera de nous résorber totalement pour combler les blancs. »

Le silence retomba, plus lourd que le ciel de plomb qui pesait sur Heidelberg. Autour d'eux, la brasserie continuait sa vie médiocre. Des étudiants en droit braillaient des chants estudiantins à l'autre bout de la salle, leurs visages rubiconds et leurs rires gras paraissant provenir d'un autre siècle, d'une autre planète. Ils appartenaient encore au monde des vivants, de ceux dont le sang était rouge et non teinté de cette noirceur visqueuse.

Klaus fixa la tache d'encre qui ornait le bord de la table, une éclaboussure probablement laissée par un comptable des années auparavant. Mais à mesure qu'il la regardait, la tache semblait palpiter. Elle vibrait au rythme de son propre pouls. Il sentit une démangeaison insupportable au fond de sa gorge, une soif qui n'avait rien à voir avec la bière. C'était une soif de mots, une faim de tracer ces courbes élégantes et

cruelles, de sentir le grattement de la plume d'oie sur le parchemin.

« Il nous appelle », murmura Elsa, lisant dans les yeux de Klaus la même obsession morbide.

Ses mains, malgré elle, s'étaient rouvertes sur le carnet. Ses doigts caressaient les pages avec une sensualité de malade. La peur était là, immense, mais elle était doublée d'une fascination toxique. Le dialecte de Tanit ne se contentait pas de dévorer leur passé ; il leur offrait en échange une clarté effrayante, une compréhension des mécanismes secrets du monde, une gnose que nul homme n'aurait dû posséder.

« Nous ne pouvons plus reculer », reprit Friedrich, dont la voix s'était soudainement faite plus grave, presque solennelle. « Le savoir est une gangrène. Une fois qu'elle a touché l'os, on ne peut que la laisser finir son œuvre ou mourir dans les tourments de l'amputation. »

Il sortit de sa poche un petit flacon de verre noir que Van Zaal leur avait confié pour leurs travaux personnels. Il le déboucha. L'odeur qui s'en échappa n'était pas celle de la noix de galle ou du vitriol, mais celle d'une chair très ancienne, une odeur de tombeau ouvert et de fleurs séchées depuis des millénaires.

Klaus sentit ses résolutions s'effriter comme de la pierre calcaire sous l'acide. Il détestait Van Zaal, il détestait cette université aux couloirs hantés par l'ombre du savoir proscrit, mais il ne pouvait imaginer retourner à sa vie d'aristocrate oisif, à ses souvenirs de chasses à courre et de bals ennuyeux. Ces souvenirs s'étiolaient déjà, devenant des daguerréotypes flous, des images sépia que l'encre recouvrait d'un voile de puissance.

« Une dernière séance », dit Klaus, et sa voix n'était plus la sienne, mais un écho multiple, une polyphonie de spectres. « Nous finirons le chapitre de la Descente. Pour voir ce qu'il y a derrière le dernier voile. »

Elsa hochait la tête, ses larmes traçant des sillons clairs sur ses joues tachées d'encre. Elle ne pleurait pas sa perte, elle pleurait sa soumission. Elle reprit sa plume, l'imbiba du liquide noir contenu dans le flacon de Friedrich. Sur le bois de la table de la brasserie, elle commença à tracer un glyphe, juste pour apaiser la douleur de l'absence.

Le bois grimaça sous la pointe de métal. Une petite fumerie noire s'éleva de la gravure, emportant avec elle le dernier souvenir qu'Elsa possédait de la berceuse que sa mère lui chantait autrefois. Elle ne s'en rendit même pas compte. Elle souriait, d'un sourire vide et magnifique, tandis que l'encre s'insinuait dans les veines de son poignet, transformant son sang en un poème imprononçable.

Dehors, la neige recommença à tomber, recouvrant Heidelberg d'un linceul blanc, effaçant les traces de leurs pas, préparant le monde à n'être plus qu'une page vierge que la main de Van Zaal s'appêtait à noircir de nouveau. Klaus vida sa chope, mais le liquide n'avait plus le goût du houblon. Il avait le goût ferreux, amer et addictif de l'oubli définitif.

Chapitre 6

L'Appel du Tanit

Le givre dessinait des griffes blanchâtres sur les vitraux de la chapelle Saint-Pierre tandis que Klaus gravissait l'escalier de pierre vive, ses bottes de cuir craquant sur la fine pellicule de glace qui s'était infiltrée par les soupiraux. Le froid de Heidelberg n'était plus une morsure extérieure, mais une présence familière qui s'était logée entre ses côtes, juste sous le sternum, là où le silence du dialecte de Tanit commençait à hurler. Dans ses veines, le sang semblait avoir pris la consistance d'un sédiment lourd, une boue ferreuse qui réclamait son dû. Ses doigts, privés de ses gants habituels, tremblaient d'une agitation fébrile, cherchant dans le vide la forme d'une plume qu'il n'avait plus la force de reposer.

Le Scriptorium l'attendait au sommet du bâtiment de l'Ancienne Université, une carcasse de chêne et de pierre dont les entrailles exhalaient un parfum de cire froide, de poussière de cuir et de quelque chose d'autre, une odeur de marée basse et de viande séchée qui ne devrait pas exister à des lieues de l'océan. Klaus poussa la porte monumentale. Le gémissement des gonds de bronze résonna dans la nef de livres comme un reproche. À l'intérieur, l'obscurité était une matière dense, seulement trouée par la lueur vacillante d'une unique bougie de suif, placée loin au fond, sur la table de travail du Professeur Van Zaal.

Klaus s'avança, l'ombre de sa redingote s'étirant sur les dalles comme une tache d'encre renversée. À mesure qu'il approchait, le murmure s'intensifiait. Ce n'était pas un son audible, mais une vibration dans la mâchoire, un cliquetis de consonnes désertiques qui réclamaient d'être articulées. Il vit alors la silhouette du Professeur. Van Zaal était courbé sur un rouleau de vélin d'une pâleur cadavérique, sa stature de héron en deuil accentuée par la courbure de son échine. Ses mains, habituellement si

précises, semblaient s'agiter dans une chorégraphie de spasmes contrôlés.

— Vous revenez toujours à la source, von Hest, murmura Van Zaal sans lever les yeux. L'encre est une maîtresse jalouse. Elle ne supporte pas que l'on dorme quand elle a faim.

La voix du vieil homme était un froissement de parchemin. Klaus s'arrêta à quelques pas, fasciné et horrifié par ce qu'il voyait. Sur la table, le flacon d'encre n'était pas ouvert. Pourtant, la plume de Van Zaal, une tige de métal noirci, traçait des glyphes d'une complexité effrayante. À chaque mouvement du poignet, une lueur opalescente semblait s'échapper des tempes du professeur pour couler le long de son bras, s'engouffrer dans le canal de la plume et se figer en un noir absolu sur la peau de chèvre.

— Que faites-vous, Maître ? demanda Klaus, sa propre voix lui paraissant étrangère, dépouillée de son timbre aristocratique.

Van Zaal s'arrêta. Il tourna lentement la tête. Derrière ses verres épais, ses yeux semblaient flotter dans un liquide trouble, dépourvus de pupilles distinctes.

— Je paye le cens, Klaus. Le Tanit n'est pas une langue que l'on parle ; c'est une entité que l'on héberge. Elle ne se nourrit pas d'air, mais de ce qui fait de nous des hommes. Regardez.

Il pointa du doigt le glyphe qu'il venait d'achever. C'était une spirale brisée, une forme qui semblait se tordre sous l'œil si on la fixait trop longtemps. Klaus s'approcha, pencha son visage au-dessus du parchemin. L'odeur fétide devint insoutenable, une exhalaison de charnier mêlée à la douceur écœurante du lys.

— Voyez-vous ce signe ? demanda Van Zaal. C'est le phonème de la « Première Neige ». Pour le tracer, pour lui donner sa réalité physique dans notre monde de

matière brute, j'ai dû lui offrir le souvenir de mon premier hiver à Utrecht. Je ne me rappelle plus le visage de ma mère lorsqu'elle m'a bordé ce soir-là. Je ne me rappelle plus la sensation du flocon sur ma langue. Le signe a tout pris. Il a transformé l'expérience en géométrie.

Klaus recula, mais ses pieds semblaient soudés au sol. La douleur dans ses propres veines se fit plus vive, une démangeaison sous la peau de son poignet droit, là où l'encre d'Elsa s'était insinuée plus tôt dans la soirée. Il sentit un souvenir remonter à la surface de sa conscience : le rire de sa sœur cadette, disparue de la phtisie dix ans plus tôt, le son précis de sa voix dans le jardin de leur domaine de Poméranie.

— Vous les tuez, balbutia Klaus. Vous tuez vos souvenirs pour remplir ces pages.

— Je ne les tue pas, Klaus. Je les transmets, rétorqua Van Zaal avec une douceur terrifiante. Le souvenir est une chose périssable, une moisissure de l'esprit qui finit par s'effacer avec la mort de la chair. Mais le Verbe... le Verbe est éternel. En offrant mes lambeaux d'existence au Dialecte de Tanit, je bâtis un monument que le temps ne pourra pas éroder. Nous ne sommes que des buvards, mon garçon. Des réceptacles temporaires destinés à être vidés pour que la Langue Mère puisse renaître.

Van Zaal saisit soudainement le poignet de Klaus. Sa main était glaciale, d'une force de pince en fer.

— Vous sentez l'appel, n'est-ce pas ? Cette sensation que votre passé est un vêtement trop lourd, une étoffe inutile qui ne demande qu'à être arrachée ? Donnez-lui ce que vous avez de plus précieux. Nourrissez-le, ou il finira par vous dévorer de l'intérieur pour sortir par vos pores.

Klaus regarda la plume abandonnée sur la table. Elle semblait vibrer, impatiente. Le souvenir de sa sœur, son rire clair, la couleur de son ruban de soie bleue, tout cela pesait dans son esprit comme une monnaie encombrante. S'il écrivait, la douleur

cesserait. S'il écrivait, il appartiendrait enfin à quelque chose de plus vaste que sa propre petite vie d'étudiant déchu.

Il s'assit, ses mouvements dictés par une volonté qui n'était plus tout à fait la sienne. Van Zaal s'écarta, l'observant avec une curiosité scientifique, presque tendre. Klaus saisit la plume. Elle était chaude, animée d'un pouls léger. Il n'eut pas besoin d'encrier. Dès que la pointe toucha le vélin, il sentit une succion violente au fond de son crâne.

L'image de sa sœur dans le jardin commença à se dissoudre. Il vit le bleu du ruban pâlir, devenir gris, puis s'évaporer totalement. En échange, sous sa main, un glyphe complexe, une architecture de traits acérés et de courbes organiques, commença à naître. Le noir de l'encre était d'une profondeur abyssale, une obscurité qui semblait aspirer la lumière de la bougie.

Klaus ne sentait plus le froid du Scriptorium. Il ne sentait plus la faim, ni la fatigue. Il n'était plus qu'un conduit. À mesure que la page se noircissait, son identité s'effilochoit. Il oublia le nom de son père. Il oublia l'odeur du foin coupé dans les écuries de son enfance. Chaque trait de plume était une amputation, une chirurgie de l'âme pratiquée sans anesthésie, mais avec une extase qui frisait la folie.

— C'est bien, Klaus, murmura Van Zaal dans son dos. Laissez le texte vous habiter. Ne luttez pas. L'histoire est une fiction que nous écrivons avec notre propre substance. Demain, vous ne saurez plus qui vous étiez en entrant ici, mais vous saurez comment nommer le vide entre les étoiles.

Le silence retomba sur la bibliothèque, seulement troublé par le grattement frénétique du métal sur la peau de bête. Dehors, la tempête de neige redoublait de violence, effaçant les contours de l'université, transformant Heidelberg en une page blanche, prête à recevoir l'encre de ceux qui n'avaient plus rien d'autre à offrir que leur propre oubli. Klaus continuait d'écrire, les yeux écarquillés, tandis qu'une larme de sang noir

perlait au coin de sa paupière et venait tacher le manuscrit, se fondant instantanément dans la géométrie sacrée du Tanit. Il ne pleurait pas sa perte ; il célébrait sa disparition._

Chapitre 7

La Gangrène du Verbe

Le froid de janvier n'était plus une morsure, mais une présence solide qui s'insinuait sous les lourdes tentures de velours cramoisi, pétrifiant l'air même de la bibliothèque. Klaus von Hest ne sentait plus ses phalanges. Ce n'était point l'engourdissement salutaire de l'hiver rhénan qui avait saisi ses extrémités, mais une métamorphose plus insidieuse, une pétrification de la substance vive. Sous la lueur vacillante d'une lampe à huile dont la mèche charbonnait, il observa ses mains. Le noir ne se contentait plus de tacher ses ongles ; il s'était infiltré sous le derme, remontant le long des veines comme une sève corrompue. La peau, autrefois d'une pâleur aristocratique, se tannait, se rétractait sur l'os, prenant le grain rugueux et la teinte sépia d'un vélin séculaire. Lorsqu'il frota ses doigts l'un contre l'autre, le bruit ne fut pas celui de la chair, mais le crissement sec de deux parchemins que l'on froisse dans une crypte.

Il tenta de lâcher la plume d'oie, mais ses tendons, raidis par la grammaire de Tanit, refusèrent de lui obéir. L'instrument semblait avoir pris racine dans le creux de sa paume. Chaque glyphe qu'il traçait sur le grand registre de cuir bouilli n'était pas une extraction de sa pensée, mais une ponction de sa moelle. L'encre n'était plus dans l'encrier ; elle sourdait directement de ses pores, une liqueur atramentaire, visqueuse, qui exhalait une odeur de marée basse et de fer chaud.

À quelques pas de là, dans l'ombre portée d'une étagère croulant sous les in-folio, Elsa Meyer l'observait avec une terreur contenue. Elle voyait Klaus s'effacer, non pas comme un spectre qui se dilue dans la brume, mais comme un homme que l'on rature. Elle sentait, elle aussi, ce vide s'installer derrière ses yeux, cette érosion de l'âme qui transformait ses souvenirs d'enfance — le goût des cerises d'été, le rire de sa nourrice, la texture d'une robe de soie — en de simples concepts abstraits, dépourvus

de chaleur.

Elle sortit de la poche de son tablier de laine un petit carnet de colporteur, un objet dérisoire dont le papier de basse qualité buvait trop vite l'humidité. Elle avait volé une fiole d'encre de galles ordinaire au scriptorium de la faculté de droit, une encre humaine, périssable, qui ne vibrerait pas de cette vie impie. D'une main tremblante, elle commença à écrire, fuyant le regard de Van Zaal qui rôdait dans les galeries supérieures comme un rapace nocturne.

Je m'appelle Elsa Meyer. Je suis née à Mayence. Mon père était relieur.

Les mots sur le papier lui parurent étranges, presque ridicules face à la puissance tectonique du dialecte de Tanit qui résonnait dans la pièce. Elle s'obstina. Elle décrivit la cicatrice qu'elle portait au genou, la couleur des yeux de sa mère, le nom du chien qu'elle avait eu à dix ans. Elle écrivait avec une fureur de naufragée, espérant que ces traces d'encre noire sur le papier gris serviraient d'ancre à son existence. Mais tandis qu'elle griffonnait, elle sentait le solvant du Tanit agir. À chaque phrase déposée sur le carnet, le souvenir correspondant s'évaporait de son esprit, comme si l'acte d'écrire ne servait qu'à sceller la disparition définitive de ce qu'elle tentait de sauver. Elle fixait le mot « Mayence », et soudain, la ville n'était plus qu'une suite de lettres mortes. Les clochers, les ruelles pavées, l'odeur du Rhin... tout cela s'était dissous, remplacé par une tache d'ombre dans sa mémoire.

— Vous perdez votre temps, Mademoiselle Meyer, murmura une voix de parchemin déchiré.

Elle sursauta, renversant presque son flacon. Le Professeur Van Zaal se tenait là, sa silhouette de héron en deuil découpée par la lumière rase. Ses yeux, derrière les verres épais, semblaient flotter dans une solution de formol, scrutant non pas son visage, mais le vide qui se creusait en elle.

— L'encre ordinaire ne retient rien, poursuivit-il en s'approchant de Klaus. Elle n'est que le sang des arbres et des insectes. Elle sèche, elle s'effrite, elle s'oublie. Le Tanit, lui, ne s'oublie jamais. Il se souvient pour vous. Il se souvient de ce que vous étiez avant que vous ne soyez rien.

Le professeur posa une main gantée de cuir noir sur l'épaule de Klaus. Le jeune homme ne tressaillit même pas. Sa tête était penchée sur le pupitre, ses yeux écarquillés ne cillaient plus. Ses doigts, désormais totalement noirs, fusionnaient avec la plume dans une union monstrueuse. La peau de son poignet s'était fendue, laissant apparaître non pas du sang rouge, mais une substance dense, noire, qui s'écoulait lentement sur le bois de chêne, y creusant des sillons comme un acide.

— Regardez-le, Elsa, ordonna Van Zaal d'un ton presque tendre. Il ne souffre plus. Il devient le Verbe. Ses mains sont les instruments de la première langue, celle qui fut parlée avant que la lumière ne soit séparée des ténèbres. Il n'a plus besoin de souvenirs. Il est la Mémoire du Monde.

Klaus poussa un gémissement sourd, un son qui ne semblait pas sortir de sa gorge, mais des dalles de pierre sous leurs pieds. Ses doigts s'agitèrent avec une vélocité inhumaine, traçant des spirales et des angles impossibles qui semblaient se mouvoir sur la page après avoir été écrits. La gangrène avait atteint ses avant-bras, les transformant en deux colonnes de bois calciné, dures, froides, parcourues de craquelures par lesquelles s'échappait une vapeur fétide.

Elsa baissa les yeux sur son propre carnet. L'encre de galles qu'elle venait d'utiliser commençait à pâlir, à s'effacer sous ses yeux comme si le papier la rejetait. Les phrases qu'elle avait écrites avec tant de peine devenaient illisibles, se transformant en de vagues traînées grises. Elle porta ses mains à son visage et poussa un cri étouffé. Ses propres phalanges commençaient à luire d'un éclat sombre. Sous ses ongles, une ligne noire, fine comme un cheveu, remontait inexorablement vers son cœur.

— C'est une chirurgie nécessaire, Elsa, dit Van Zaal, sa voix s'élevant dans un crescendo de ferveur fanatique. Pour que le Temple de Tanit soit rebâti, il faut des fondations de chair qui acceptent de devenir pierre. Ne luttez pas contre la pétrification. Devenez le manuscrit.

Klaus se redressa brusquement. Son visage était d'une pâleur de craie, contrastant violemment avec ses mains d'ébène sclérosées. Il regarda Elsa, mais dans ses prunelles, il n'y avait plus aucune reconnaissance, seulement le reflet des glyphes qui dansaient. Il ouvrit la bouche pour parler, mais aucun mot humain n'en sortit. Ce fut un vrombissement de ruche, une vibration de bronze frappé qui fit trembler les vitraux de la bibliothèque.

Il leva ses mains — ses griffes de scribe — et les posa à plat sur le registre. Le contact produisit un bruit de porcelaine brisée. La peau de ses paumes était devenue si dure, si sèche, qu'elle semblait prête à éclater au moindre mouvement. Et pourtant, il continuait d'écrire, utilisant son propre corps comme une mine de graphite inépuisable, creusant le papier jusqu'à la déchirure, signant l'arrêt de mort de son identité.

Elsa se recroquevilla sur son siège, serrant son carnet inutile contre sa poitrine. Elle sentait le froid gagner ses coudes, une rigidité minérale qui lui interdisait tout geste brusque. Elle tenta de se remémorer le visage de son père, mais elle ne vit qu'une tache d'encre étalée. Elle chercha le nom de sa rue, et ne trouva qu'un silence de crypte. Elle n'était plus Elsa Meyer. Elle était une page blanche que le Tanit s'apprêtait à remplir.

Dehors, le vent d'hiver hurlait contre les murs de l'université, mais à l'intérieur de la bibliothèque, le seul son audible était le grattement rythmique, obsessionnel, de la peau-parchemin de Klaus sur le vélin, et le rire silencieux de Van Zaal qui contemplait son œuvre : une rangée d'étudiants transformés en bibliothèques vivantes, dont les mains noires écrivaient l'histoire d'un dieu qui n'avait jamais appris à

pardonne. L'odeur de la cire froide et de la putréfaction s'intensifia, tandis que sur le sol, une petite goutte d'encre noire, tombée du doigt d'Elsa, commençait à ronger la dalle de pierre, s'enfonçant vers les racines de la terre.

Chapitre 8

Le Ventre de Pierre

La flamme de la lanterne à huile vacillait violemment, projetant sur les parois de calcaire des ombres démesurées qui semblaient vouloir s'arracher à la pierre. Elsa Meyer serra les pans de son manteau de laine bouillie, mais le froid des tréfonds d'Heidelberg n'était pas de ceux que le textile peut repousser ; c'était une morsure minérale, un onguent de glace qui s'insinuait sous les ongles et figeait la moelle. Derrière elle, le pas de Klaus von Hest résonnait contre les dalles disjointes, un bruit sec, presque métallique, comme celui d'un automate dont les rouages s'encrassent.

Ils s'enfonçaient dans le ventre de l'université, là où l'érudition cédait la place à la géologie. L'air était saturé d'une odeur de salpêtre et de pourriture noble, ce parfum de cuir mouillé et de terre grasse qui caractérise les oubliettes de l'histoire. Elsa sentait l'encre de Tanit battre dans ses tempes, un pouls noir et visqueux qui répondait à l'oppression des voûtes. Chaque pas vers le bas effaçait un peu plus le souvenir du ciel. Elle chercha le bleu du matin au-dessus du Neckar, mais elle ne trouva qu'une tache de suie mentale.

« Regarde, Klaus, » murmura-t-elle, sa voix étouffée par l'humidité ambiante.

Elle leva la lanterne. Ils atteignaient le point de rupture entre le Scriptorium et les fondations médiévales. Ici, les murs n'étaient plus recouverts de boiseries de chêne noirci, mais mis à nu, révélant une maçonnerie brute, suintante. Klaus s'approcha, ses gants de chevreau frottant l'un contre l'autre avec un crissement de parchemin. Ses yeux, cernés de cire grise, fixaient le mortier qui liait les énormes blocs de granit.

Ce n'était pas du sable, ni de la chaux ordinaire. Le liant était d'une blancheur

crayeuse, presque nacré, striée de filaments bruns qui rappelaient les fibres d'un vieux lin. Klaus tendit une main tremblante, effleurant une aspérité qui dépassait de la paroi. Il ne s'agissait pas d'un éclat de roche. C'était une courbure lisse, une protubérance dont la morphologie ne trompait aucun étudiant en médecine.

C'était un condyle fémoral.

« Ils ne l'ont pas seulement bâtie sur des ruines, » souffla Klaus, dont le souffle formait un brouillard fétide devant son visage. « Ils l'ont bâtie avec eux. »

Elsa s'approcha, la nausée lui montant à la gorge comme une marée d'encre. Elle dirigea le faisceau lumineux vers la base du pilier central. Là, emprisonnés dans la gangue de mortier durci, des dizaines, des centaines de fragments osseux apparaissaient. Des phalanges disposées en éventail, des vertèbres empilées pour stabiliser l'angle d'une architrave, et plus haut, à hauteur d'homme, la calotte d'un crâne dont l'orbite vide semblait encore scruter l'obscurité.

Ce n'était pas un ossuaire désordonné. C'était une architecture. Les corps avaient été broyés, agencés, coulés dans la masse pour servir de squelette à la connaissance. Elsa passa ses doigts sur une mâchoire dont les dents, encore intactes, semblaient vouloir mordre le temps. Elle remarqua alors, avec une horreur glacée, que sur chaque ossement visible, des glyphes minuscules avaient été gravés. Le dialecte de Tanit. La langue proscrite ne se contentait pas de ronger l'esprit des vivants ; elle marquait la structure même de leur sépulture.

« Vois-tu cela ? » Klaus désigna un fémur enchâssé près de la porte dérobée. « La marque de la plume. Ces hommes n'étaient pas des ouvriers. C'étaient des scribes. »

Le souvenir d'une phrase de Van Zaal revint à Elsa, percutant les parois de son crâne comme un oiseau aveugle : *« Le savoir exige un réceptacle qui ne tremble pas. »* Elle comprit alors la nature du sacrifice. Le cercle de traduction ne se terminait pas

par une publication ou une gloire académique. Il se terminait ici, dans le silence de la chaux, où les corps devenaient les briques d'une cathédrale du verbe.

Klaus retira son gant. Sa main droite était d'un noir d'ébène, l'encre ayant déjà colonisé la totalité de ses phalanges, transformant sa chair en une substance minérale, dure comme de l'onyx. Il posa sa main sombre sur la paroi, et Elsa jura voir le mur tressaillir. Un murmure monta des fondations, un bourdonnement de milliers de voix étouffées par des siècles de pierre, récitant à l'unisson les phonèmes interdits. Le sol, couvert d'une fine pellicule de poussière de craie et de résidus de peau, semblait aspirer la lumière de leur lanterne.

« Nous sommes les suivants, Elsa, » dit Klaus d'une voix dépourvue d'émotion, presque liturgique. « Nous ne sommes pas des étudiants. Nous sommes le mortier de l'année 1890. Nous sommes la couche de sédiment qui permettra au prochain cercle de descendre plus bas encore. »

Elsa recula, mais son talon heurta une saillie. Elle baissa les yeux. Sous ses bottines de cuir fin, une main squelettique émergeait du sol, les doigts crispés autour d'un stylet de bronze rouillé. Elle reconnut à l'annulaire une bague sigillaire, celle de la promotion de 1840. Le nom sur le chaton était déjà effacé par l'érosion du temps et l'appétit du dialecte.

L'humidité de la pièce devint suffocante. L'odeur n'était plus seulement celle de la mort, mais celle de l'encre fraîche, d'un noir de vigne si pur qu'il semblait capable de dissoudre la réalité. Elsa sentit une goutte tomber sur son front. Elle leva les yeux vers la voûte. Ce n'était pas de l'eau. Des fissures du plafond, une substance noire et huileuse perlait, s'écoulant le long des os incrustés, redonnant vie aux orbites vides, traçant des veines d'ombre sur les piliers de chair calcinée.

Klaus ne bougeait plus. Il était fasciné par la paroi, ses doigts d'ébène s'enfonçant dans le mortier encore friable par endroits. Il semblait chercher sa place, une niche

entre un radius et un cubitus, un espace vide où son propre corps pourrait se figer pour l'éternité.

« Mon nom... » balbutia Elsa. « Klaus, quel est mon nom ? »

Klaus se tourna vers elle, mais son regard était celui d'une statue de sel. Ses pupilles n'étaient plus que deux points d'encre dilatés, dévorant l'iris.

« Tu n'as pas de nom, » répondit-il. « Tu as une syntaxe. Tu es une conjonction de coordination entre ce qui fut et ce qui sera dévoré. »

Elle voulut crier, mais sa gorge était obstruée par une épaisseur de goudron. Elle porta la main à sa bouche et retira ses doigts couverts d'une tache indélébile. Le Tanit ne se contentait plus d'effacer ses souvenirs ; il réclamait son espace physique. Elle sentit ses côtes se durcir, ses articulations se souder avec une lenteur impitoyable. Elle devenait pierre. Elle devenait preuve.

Autour d'eux, le Scriptorium souterrain semblait respirer. Les murs de membres et de crânes se gonflaient imperceptiblement au rythme d'une grammaire oubliée. Chaque livre écrit là-haut, chaque thèse défendue dans les salons de velours rouge de l'université, reposait sur ce charnier de calligraphes. L'université d'Heidelberg n'était pas un lieu d'enseignement, c'était un estomac de pierre qui digérait les hommes pour en extraire une essence immortelle.

La lanterne s'éteignit brusquement, le pétrole ayant été bu par l'ombre ambiante. Dans l'obscurité totale, le seul repère était le grattement des ongles de Klaus contre le calcaire, et le bruit de la chair d'Elsa qui, en se pétrifiant, craquait comme un vieux bois sous le gel. Elle ferma les yeux, mais l'obscurité était la même. Elle n'était plus Elsa Meyer. Elle était une ligne de texte, une ponctuation finale dans le ventre de la terre, attendant que le prochain étudiant descende, une plume à la main, pour lire sur ses propres os l'histoire de sa disparition.

Chapitre 9

Le Masque de Van Zaal

Le silence dans le sanctuaire du Professeur Van Zaal n'était pas une absence de bruit, mais une présence étouffante, un linceul de laine mouillée pesant sur les tympans. Klaus von Hest, dont les doigts gantés de chevreau gris tremblaient imperceptiblement, sentait l'humidité de la crypte s'insinuer sous sa redingote, là où la sueur froide collait sa chemise de lin à son échine. L'air empestait la cire de suif rance, le vieux parchemin et cette odeur métallique, âcre, de l'encre de vigne qui semblait sourdre des murs eux-mêmes.

Au centre de la pièce, sous une unique lampe à pétrole dont la mèche charbonnait, Van Zaal se tenait debout, plus longiligne et anguleux que jamais. Sa silhouette de héron funèbre projetait sur les rayonnages de chêne une ombre démesurée, une tache mouvante qui paraissait dévorer les titres dorés des ouvrages latins. Il ne se retourna pas lorsque les survivants du cercle franchirent le seuil de pierre. Il fixait un codex ouvert, dont les pages de vélin semblaient palpiter comme la peau d'un animal agonisant.

— Vous arrivez au moment où le sens se fragmente, murmura Van Zaal. Sa voix avait la sécheresse du papyrus que l'on froisse dans une chambre close. Écoutez. Entendez-vous le murmure des consonnes ? Elles ont faim de vos bouches.

Klaus fit un pas, le cuir de ses bottes grinçant sur la dalle froide. La pierre était poisseuse, recouverte d'une pellicule de condensation noire qui s'accrochait aux semelles. Elsa, derrière lui, n'était plus qu'un souffle erratique ; le craquement de ses articulations, semblable au bois mort que l'on brise, résonnait avec une netteté insupportable dans l'étroitesse de la salle.

— Professeur, articula Klaus, la gorge nouée par une amertume de fiel. Nous avons vu le charnier. Nous avons vu ce que vous faites des hommes. L'Université n'est qu'un abattoir. Rendez-nous nos noms. Rendez-nous nos vies.

Van Zaal eut un rire court, un bruit de cailloux s'entrechoquant au fond d'un puits. Il se tourna enfin, et la lumière de la lampe accrocha ses lunettes, deux disques de verre épais, opaques, qui semblaient emprisonner des tourbillons de fumée grise. Ses mains, d'une pâleur de craie, étaient tachées jusqu'aux phalanges d'un noir si profond qu'il paraissait creuser des trous dans la réalité.

— Vos vies ? Vos noms ? Quelle outrecuidance de clerc, Klaus. Vous n'êtes que des buvards. Des récipients de chair destinés à contenir une vérité que le monde a tenté d'étouffer sous des siècles de poussière et de prières inutiles. Le Dialecte de Tanit ne se lit pas, il s'incarne. Chaque glyphe que vous avez tracé sur vos carnets de moleskine a dévoré une part de votre enfance, un souvenir de votre mère, le visage d'une amante oubliée. Vous êtes déjà vides. Seul le texte demeure.

Le Professeur s'approcha, ses pas ne produisant aucun son sur le sol visqueux. Il dominait Klaus de toute sa hauteur, une carcasse de drap noir et d'os. L'odeur de formol devint soudain si forte qu'elle brûla les narines des étudiants.

— Vous croyez que je suis votre bourreau ? continua Van Zaal, et pour la première fois, une note de lassitude infinie perça dans son ton. Je ne suis qu'un hôte. Une enveloppe que le Verbe habite le temps d'une saison. Van Zaal est mort depuis bien longtemps, dans une ruelle de Carthage ou sous les sables d'une bibliothèque calcinée. Je ne suis que la plume qui gratte encore.

D'un geste lent, presque liturgique, il porta ses mains à ses tempes. Ses doigts aux ongles striés de noir saisirent les branches de ses lunettes. Elsa poussa un gémissement étouffé, reculant jusqu'à heurter l'arête d'un lutrin en bois de rose.

Lorsque le Professeur retira ses verres, ce ne furent pas des yeux qui apparurent dans les orbites creusées de son crâne. À la place des globes oculaires, deux cavités béantes débordaient d'une substance huileuse, une encre vivante, bouillonnante, qui s'écoulait le long de ses pommettes comme des larmes de goudron. Le liquide ne tombait pas au sol ; il semblait se rétracter, palpiter, animé d'une volonté propre. À l'intérieur de ces puits d'ombre, des formes indéfinies — des lettres, des ligatures, des accents circonflexes — s'agitaient, se dévorant les unes les autres dans un ballet frénétique.

— Le point de non-retour a été franchi à l'instant même où vous avez accepté d'ouvrir le premier volume, déclara l'entité qui portait le nom de Van Zaal. L'encre réclame sa ponctuation finale. Le texte doit être achevé avant que l'hiver ne referme sa mâchoire de fer sur Heidelberg.

Klaus sentit une douleur fulgurante dans sa main droite. Sous le cuir fin de son gant, il vit une protubérance s'agiter. La peau de sa paume se déchirait, non pas pour laisser couler le sang, mais pour libérer une traînée de pigment noir qui cherchait à rejoindre le sol, à s'unir à l'ombre du Professeur.

— Regardez vos mains, Klaus, susurra Van Zaal. Elles ne savent plus caresser, elles ne savent plus tenir l'épée. Elles ne savent que transcrire. Vous êtes devenus les instruments de votre propre effacement. Chaque goutte de cette encre est un fragment de votre âme que le Dialecte a converti en syntaxe.

Le Professeur tendit une main vers eux, et le liquide noir qui s'échappait de ses yeux sembla s'étirer dans l'air comme des filaments de soie d'araignée, vibrant d'une fréquence basse qui faisait trembler les fioles de verre sur les étagères. Les livres alentour commencèrent à s'ouvrir d'eux-mêmes, leurs pages battant comme les ailes d'oiseaux pris au piège.

— Écrivez, ordonna la chose. Écrivez jusqu'à ce qu'il ne reste plus de vous qu'une tache sur la pierre, un souvenir gravé dans la marge d'un livre que personne n'osera plus jamais ouvrir. La grammaire de Tanit exige un sacrifice de sang et de mémoire. Ne luttez plus. L'encre est plus pure que la chair. Elle ne pourrit pas. Elle ne trahit pas. Elle attend simplement d'être lue.

Elsa s'effondra à genoux, ses mains se pétrifiant en une substance grise et poreuse, ses doigts se soudant en une pointe acérée, semblable à un calame de roseau. Elle ne pleurait pas ; de ses yeux ne coulaient que de fines traînées de suie qui marquaient le dallage de symboles archaïques.

Klaus regarda ses propres doigts. Il ne sentait plus le froid, ni la peur, ni même la colère. Il ne ressentait plus qu'une démangeaison insupportable au bout des phalanges, un besoin viscéral de gratter, de tracer, d'étaler cette noirceur sur le monde blanc du dehors. Le visage de sa mère s'effaça de son esprit, remplacé par la courbe parfaite d'une lettre oubliée. Son nom, "Klaus", n'était plus qu'un son absurde, une coquille vide.

Il s'approcha du bureau de Van Zaal, saisit une plume d'oie dont la pointe semblait faite d'os humain, et la trempa directement dans l'orbite béante du Professeur. L'encre était chaude, épaisse comme du sang artériel, et elle vibrait d'une promesse d'éternité.

— Bien, murmura l'hôte en refermant ses paupières vides sur le vide. Le chapitre final commence. Ne vous arrêtez pas. N'avalez jamais l'encre, laissez-la vous avaler.

Le grattement de la plume sur le vélin commença, régulier, obsessionnel, couvrant le bruit du vent qui hurlait contre les vitraux de l'université, tandis qu'au dehors, la neige recouvrait Heidelberg d'un linceul blanc que seule la noirceur de leur œuvre parviendrait à souiller.

Chapitre 10

La Liquéfaction des Souvenirs

Le vent d'hiver, ce grand équarrisseur des monts du Neckar, hurlait contre les ogives de la bibliothèque avec une fureur de bête suppliciée. À l'intérieur de l'Université d'Heidelberg, le froid n'était plus une simple absence de chaleur, mais une présence solide, un suaire de givre qui s'agrippait aux boiseries de chêne et faisait gémir les rayons chargés de grimoires enchaînés. La pierre transpirait une humidité saumâtre, une sueur de crypte qui semblait sourdre des fondations mêmes de la connaissance. Dans le scriptorium du Professeur Van Zaal, l'air était saturé par l'âcreté des lampes à huile et le relent ferreux des encriers ouverts, une odeur de sang rassis et de terre retournée.

Elsa serrait contre sa poitrine son châle de laine rêche, ses doigts rougis par l'onglée tremblant si fort qu'elle craignait d'écailler la nacre de son porte-plume. À ses côtés, le silence était devenu une substance épaisse, visqueuse. Ils n'étaient plus que quatre.

Friedrich et Julian n'avaient pas rejoint leurs pupitres après les vêpres de minuit. Leurs chaises, deux carcasses de bois sombre sculptées de chimères, demeuraient vides sous la lueur vacillante des candélabres. Van Zaal, dont la silhouette de rapace semblait s'être fondue dans l'obscurité des alcôves, ne s'était pas retourné. Il continuait de gratter le parchemin de sa plume d'os, un bruit de scarabée fouissant dans une plaie.

— Le savoir exige une place nette, murmura la voix de Van Zaal, un souffle de parchemin froissé qui ne semblait provenir d'aucun poumon charnel. Ne détournez pas les yeux de vos glyphes. L'encre n'aime pas l'inconstance.

Mais Elsa ne put réprimer le mouvement de son cou. Ses yeux, brûlés par les veilles successives et l'étude des caractères phéniciens qui dansaient comme des insectes sous ses paupières, se fixèrent sur le sol de dalles froides, à l'endroit exact où Friedrich avait travaillé une heure plus tôt.

Là, gisant comme la dépouille d'un homme foudroyé par une déité invisible, se trouvait sa redingote de drap noir. Elle n'était pas simplement posée ; elle conservait la forme du corps, gonflée d'un vide terrifiant, les manches repliées comme si des bras de spectre y logeaient encore. À côté, les bottes de cuir de Julian, debout, attendaient des pieds qui n'existaient plus. Elsa s'approcha, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau en cage. Une odeur insoutenable monta des vêtements : un mélange de fiel de bœuf, utilisé pour fixer les pigments les plus rebelles, et de vin de messe aigri, une fragrance de sacristie corrompue.

Elle s'agenouilla, ses doigts effleurant le revers du col de Friedrich. Le tissu était détrempe. Une substance huileuse, d'un noir de jais aux reflets violacés, imbibait la laine. Ce n'était pas de l'eau. C'était une sécrétion, une exsudation de l'être même qui s'était liquéfié dans ses propres habits. En pressant le drap, une goutte épaisse tomba sur la dalle, s'étalant en une étoile parfaite, un caractère du dialecte de Tanit que personne n'avait encore osé tracer.

— Ils sont... ils sont partis, balbutia Klaus, sa voix n'étant plus qu'un sifflement de terreur.

— Ils sont devenus le verbe, répondit Van Zaal sans cesser sa calligraphie macabre. Ils ont cessé de traduire pour être traduits. N'enviez pas leur célérité, Klaus. Votre tour viendra de nourrir la page.

Elsa sentit un vertige la saisir. Elle tenta de se raccrocher à quelque chose de solide, une pensée, une ancre dans la tempête de cette nuit impie. Elle ferma les yeux et chercha le visage de sa mère, ce souvenir qui l'avait toujours protégée des ténèbres de

l'érudition : les boucles cuivrées, le parfum de lavande séchée, le pli doux au coin des lèvres lorsqu'elle chantait les vieux lieder de la Forêt-Noire.

Mais la mémoire ne répondit pas.

À la place de la chair aimée, à la place des traits familiers qui constituaient le socle de son existence, Elsa ne vit qu'une tache. Une tache d'encre noire, immense, mouvante, qui s'étendait sur le canevas de son esprit. Elle essaya de forcer le souvenir, de se rappeler la couleur des yeux de celle qui l'avait mise au monde, mais le pigment de Tanit avait déjà tout dévoré. Le visage maternel n'était plus qu'un palimpseste gratté jusqu'au sang, une surface lisse et sombre où le dialecte maudit commençait à tracer ses propres lignes de force.

Elle n'était plus Elsa. Elle était un réceptacle.

Un cri étouffé monta de la table voisine. Klaus fixait ses propres mains. Ses ongles, jadis soignés, commençaient à se fendre, et de la pulpe de ses doigts s'écoulait une sanie sombre qui tachait le buvard. Il ne luttait plus. Ses yeux, dont l'iris semblait se dissoudre dans la pupille, restaient rivés sur le dictionnaire de pierre que Van Zaal avait exhumé des sables d'Afrique.

— Professeur, la syntaxe... elle me dévore, hoqueta Klaus.

Le vieillard se leva enfin. Sa silhouette immense projeta sur les murs de la bibliothèque une ombre qui semblait posséder ses propres articulations. Il s'approcha de Klaus, non pour le secourir, mais pour observer la progression de la métamorphose avec une curiosité de naturaliste devant une chrysalide brisée.

— C'est la déshumanisation nécessaire, mon enfant. Pour comprendre la voix de Tanit, il faut renoncer à la voix de l'homme. Regardez vos mains. Elles ne sont plus faites pour caresser ou pour tenir le pain. Elles sont des calames. Votre sang est

devenu le médium universel.

Le vent redoubla de violence, brisant un vitrail dans le fond de la salle. Un tourbillon de neige et de glace s'engouffra dans la pièce, éteignant la moitié des cierges. Dans la pénombre ainsi créée, Elsa vit la redingote de Friedrich se vider totalement, s'affaissant sur le sol comme une peau de serpent muée, tandis que le liquide noir qui l'imbibait s'écoulait entre les jointures des dalles, rejoignant les veines cachées de l'université.

Elle retourna à son pupitre, les jambes lourdes comme si elles étaient coulées dans le plomb. Elle prit sa plume. Elle n'avait plus peur. La peur est une émotion humaine, et il restait si peu d'humain en elle. Elle plongea la pointe d'os dans l'encrier, mais celui-ci était à sec. Sans hésiter, elle porta la plume à sa propre tempe et l'enfonça légèrement sous la peau. L'encre jaillit, chaude et pulsante, une sève d'ébène qui ne demandait qu'à être étalée.

Elle commença à écrire. Elle décrivit la disparition de ses compagnons, non pas avec des mots de sa langue natale, mais avec ces phonèmes qui vibraient dans sa moelle. Chaque lettre qu'elle traçait effaçait un pan de son passé. Le souvenir de son premier bal disparut sous une rature de fiel. Le nom de son père fut remplacé par une consonne gutturale qui semblait exiger le sacrifice du souffle.

Le monde extérieur, Heidelberg, l'Empire, l'Europe de cette fin de siècle, tout cela n'était plus qu'une fiction lointaine, un décor de carton-pâte que l'humidité de l'encre faisait gondoler. La seule réalité résidait dans le grattement rythmique des plumes sur le vélin.

Klaus s'affaissa soudain. Ses vêtements, imbibés de cette même mixture de vin tourné et de fiel, parurent aspirer ce qu'il restait de sa carcasse aristocratique. En quelques secondes, il ne resta de l'héritier von Hest qu'une pile de linges souillés et une flaque sombre qui miroitait sous la lune d'hiver.

Van Zaal passa derrière Elsa. Elle sentit son haleine de tombeau sur sa nuque.

— Ne vous arrêtez pas, Elsa. Le visage de votre mère est maintenant un glyphe de pureté. Offrez-lui la structure qu'elle mérite. Devenez le livre que le monde a peur de lire.

Elle obéit. Ses doigts n'étaient plus que des tiges rigides, noires jusqu'aux phalanges. Elle ne voyait plus les murs de la bibliothèque, ni le cadavre de vêtements de son ami. Elle ne voyait que la page, cette étendue blanche qui demandait à être souillée, à être possédée par la vérité fétide du Dialecte de Tanit.

Dehors, la tempête recouvrait Heidelberg d'un linceul de givre, effaçant les traces des vivants, tandis qu'à l'intérieur, dans le silence de fer de l'université, l'encre continuait de couler, épaisse, vivante, dévorant l'histoire pour mieux s'y inscrire. La dernière chose qu'Elsa oublia fut son propre reflet dans l'encrier d'argent : ce qu'elle y vit n'était plus une jeune femme, mais une tache d'ombre parfaite, une lettre orpheline attendant que la main de l'Architecte ne vienne enfin clore le volume.

Chapitre 11

L'Héritier Amputé

Le givre dessinait des arborescences de verre sur les hautes croisées de la bibliothèque, mais à l'intérieur, la chaleur n'était qu'un souvenir rance, étouffé par l'haleine de la pierre et de la poussière séculaire. Klaus von Hest se tenait au centre du scriptorium, dépouillé de sa superbe aristocratique, telle une statue de sel que l'on aurait plongée dans un bain de vitriol. Ses mains, autrefois si promptes à manier le fleuret ou à caresser l'ivoire d'un piano dans les salons de la Westphalie, n'étaient plus que des griffes d'ébène. L'encre n'était plus à la surface de sa peau ; elle s'était insinuée sous l'épiderme, migrant dans les veines comme un poison lent, transformant son sang en un ichor épais et bitumineux. Le noir de vigne avait conquis ses poignets, dévoré ses avant-bras, et remontait désormais le long de son cou en des entrelacs de glyphes qui palpaient au rythme de son cœur agonisant.

Le Professeur Van Zaal, silhouette dégingandée de héron funèbre, observait la métamorphose avec une concupiscence clinique. Il ne voyait pas un étudiant s'effacer ; il voyait un palimpseste se réécrire. Ses lunettes aux verres de loupe, épaisses comme des culs de bouteille, reflétaient l'éclat vacillant des lampes à pétrole dont l'odeur de graisse brûlée se mêlait à la senteur fétide de la peau qui fermente.

— Regardez-le, Elsa, murmura Van Zaal, sa voix n'étant qu'un froissement de parchemin sec. Regardez la noblesse de cette oblitération. Il n'est plus Klaus. Il est le Verbe. Il est la ponctuation finale de notre ignorance.

Klaus leva la tête. Son visage, d'une pâleur de cire d'église, était désormais balaféré par des lignes de force sombres qui convergeaient vers ses orbites. Ses yeux, autrefois d'un bleu de Prusse limpide, n'étaient plus que des puits de goudron où aucune

lumière ne pouvait plus se refléter. Il ouvrit la bouche, et ce qui en sortit ne fut pas un cri, mais un craquement de structure, le son d'une montagne de granit que l'on force à s'effondrer.

— *'Ayish-at-shamaïm... q'rit-bal...*

Le premier phonème du Dialecte de Tanit frappa l'air comme un coup de hache. Ce n'était pas une langue faite pour des poumons de chair et de sang. C'était une vibration primordiale, une résonance qui semblait provenir des strates les plus profondes de la terre, là où les racines des arbres s'abreuvent du liquide des sépultures. Elsa, restée dans l'ombre des rayonnages de chêne, porta ses mains à ses oreilles. Elle sentit immédiatement une chaleur poisseuse couler entre ses doigts. Ses tympanes venaient de céder sous la pression de cette syntaxe interdite.

Klaus continua, sa voix montant en une litanie de râles et de sifflements. Chaque syllabe était une agression physique. L'air de la bibliothèque parut s'épaissir, se charger d'une humidité noire. Sur les dalles, là où Klaus se tenait, l'ombre de l'étudiant ne lui appartenait plus : elle s'étirait, se tordait, formant des angles impossibles, des caractères carthaginois qui semblaient vouloir s'extraire du sol pour ramper sur les murs.

— *Zeba-oth... Tanit-pene-Baal...*

Le son provoqua un phénomène d'une horreur absolue. Les livres qui tapissaient la salle, des traités de droit romain aux poèmes de Goethe, commencèrent à saigner. Une encre grasse suintait des tranches dorées, dégoulinant sur le bois sombre comme une sueur d'agonie. Le savoir humain se dissolvait, cédant la place à la langue prédatrice que Klaus vomissait désormais sans interruption.

Van Zaal s'approcha, indifférent au sang qui coulait de ses propres narines et tachait son plastron de lin blanc. Il tendit une main tremblante vers Klaus, non pour le

secourir, mais pour effleurer la peau du jeune homme qui, par endroits, commençait à se craqueler comme de la vieille porcelaine pour révéler des couches de texte superposées.

— Chante, mon fils, psalmodia le professeur. Chante la fin de l’histoire. Efface le souvenir de ton père, efface le nom de ta lignée. Deviens l’encre qui ne sèche jamais.

Klaus s’arc-bouta, sa colonne vertébrale craquant sous l’effort de porter cette voix qui n’était pas la sienne. Il n’y avait plus de Klaus von Hest. L’héritier des terres rhénanes n’était plus qu’un conduit, une flûte d’os creusée par un dieu antique pour y jouer une mélodie de ruines. Ses vêtements, de fine laine et de soie, tombaient en lambeaux, non pas usés, mais dévorés par l’acidité de sa propre chair. Là où le tissu touchait sa peau, il se transformait en papier mâché, en débris de manuscrits oubliés.

Le jeune homme fit un pas vers Elsa, ses mouvements saccadés, mécaniques. Il tendit une main noire vers elle. La jeune femme, le visage maculé de son propre sang qui lui barbouillait les joues et le cou, recula jusqu’à heurter un pupitre de lecture. Elle vit alors que les ongles de Klaus étaient tombés, remplacés par des pointes de calames acérées.

— *K’thub...* articula Klaus dans un souffle qui sentait le soufre et le vieux cuir.
K’thub... Elsa...

Il ne l’appelait pas. Il la nommait dans la langue de Tanit, et Elsa sentit son propre passé vaciller. Le souvenir de la maison de son enfance, l’odeur du pain chaud, le visage de sa mère... tout cela commençait à se brouiller, à se recouvrir d’une pellicule de suie mentale. Elle n’était plus Elsa ; elle n’était plus qu’une suite de voyelles prêtes à être réarrangées par le medium.

Klaus s’effondra soudain à genoux, non par faiblesse, mais parce que ses jambes ne supportaient plus le poids de cette vérité fétide. Son corps entier n’était plus qu’une

plaie ouverte d'où s'écoulait un flot ininterrompu de liquide noir. Ce n'était plus du sang, c'était l'essence même du dialecte, une encre vivante qui cherchait à coloniser chaque recoin de la pièce. Elle s'insinuait dans les jointures des dalles, grimpait le long des pieds de table, effaçait les noms gravés sur les reliures.

— Le sacrifice est presque consommé, s'extasia Van Zaal, dont les yeux n'étaient plus que des fentes de folie derrière ses verres. Klaus, donnez-moi le dernier verset. Donnez-moi la clé de la voûte.

Mais Klaus ne pouvait plus rien donner. Il n'était plus qu'une forme humaine remplie d'ombre. Sa peau se déchira le long de son torse, et au lieu d'organes, de côtes ou de muscles, on vit apparaître des rouleaux de parchemin noirci, enroulés serrés, vibrant d'une vie parasite. Il était devenu le livre lui-même, une édition charnelle du Dialecte de Tanit, reliée en peau d'homme et écrite avec la moelle de ses os.

Un dernier râle s'échappa de ce qui restait de sa gorge. Ce fut un son d'une telle pureté maléfique que les vitraux de la bibliothèque explosèrent vers l'extérieur, laissant entrer la tempête de neige. Les flocons blancs, en pénétrant dans la salle, se changeaient instantanément en cendres noires avant de toucher le sol.

Klaus von Hest leva les yeux vers la voûte, là où les ombres dansaient une gigue macabre. Sa bouche resta ouverte, figée dans un spasme éternel, tandis que l'encre finissait d'envahir son visage, recouvrant ses lèvres, son nez, son front, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une silhouette de jais parfaitement lisse, une tache d'ombre tridimensionnelle au milieu du chaos de papier et de sang.

Le silence retomba, plus lourd que la pierre. Un silence qui n'était pas l'absence de bruit, mais l'étouffement de toute parole humaine. Van Zaal s'agenouilla devant la forme noire, trempa son index dans la mare d'encre qui s'étalait autour du cadavre de son élève, et porta le doigt à ses lèvres. Il goûta l'amertume du savoir absolu, la saveur de l'oubli et de la décomposition.

Dehors, Heidelberg disparaissait sous le linceul de l'hiver, mais dans la bibliothèque, l'histoire venait de s'arrêter. Klaus n'était plus un homme, il n'était plus un souvenir. Il était une rature sur le monde, une lettre orpheline que le Professeur Van Zaal s'apprêtait maintenant à recopier sur la page blanche de sa propre folie.

Chapitre 12

Le Rituel de la Page Blanche

Le froid n'était plus une simple morsure de l'air, mais une présence solide, une chape de givre qui scellait les jointures des hautes fenêtres de la bibliothèque, pétrifiant les rideaux de velours lourd dans une rigidité de suaire. Sous la voûte de pierre, là où les ombres s'agglutinaient comme des mouches sur une plaie, le cadavre de Klaus von Hest n'était plus qu'une géométrie d'ébène, une absence de lumière si profonde qu'elle semblait aspirer la faible lueur des chandelles de suif. Le Professeur Van Zaal, dont la silhouette de héron se découpait contre les rayonnages chargés de grimoires en peau de truie, ne manifestait aucune horreur. Ses doigts, longs et noueux comme des racines de mandragore, caressaient la tranche d'un in-folio avec une tendresse de prédateur. Il ne voyait pas un élève mort ; il voyait une rature nécessaire, un sacrifice de matière pour que l'esprit du Dialecte de Tanit pût enfin s'incarner.

— La chair est un parchemin médiocre, Elsa, murmura-t-il sans se retourner, sa voix n'étant qu'un froissement de papier sec. Elle se déchire, elle pourrit, elle trahit le verbe par sa finitude. Mais l'encre... l'encre est la mémoire du sang débarrassée de sa corruption.

À quelques pas de lui, Elsa se tenait dans le cercle de lumière vacillante d'une lampe à huile. Ses mains, dissimulées dans les plis de sa jupe de laine bouillie, tremblaient si violemment qu'elle craignait d'entrechoquer les fioles de verre cachées dans son corset. L'air de la pièce était saturé d'une odeur de fer oxydé et de poussière centenaire, mêlée à l'effluve plus âcre, plus organique, qui émanait de la tache noire sur le sol. Elle sentait le froid monter de la dalle de grès, s'insinuer sous ses bottines de cuir usé, remonter le long de ses chevilles comme une caresse de spectre.

— Vous l'avez effacé, dit-elle d'un souffle, ses yeux fixés sur la forme qui fut autrefois Klaus. Il n'est plus qu'une ombre. Vous avez volé jusqu'à son souvenir.

Van Zaal se tourna lentement. Ses verres de lunettes, épais comme des culs de bouteille, reflétaient les flammes des bougies, transformant son regard en deux orbes d'or liquide. Ses mains étaient noires jusqu'aux poignets, non pas de la saleté commune des hommes de peine, mais d'une pigmentation profonde, une imprégnation ferrogallique qui semblait sourdre de ses propres pores.

— J'ai libéré son essence de la tyrannie du temps, répliqua-t-il avec une sérénité terrifiante. Ce soir, Elsa, nous ne traduisons plus. Nous devenons. Le Codex de Tanit réclame une demeure. Il ne veut plus être lu ; il veut être vécu. Préparez le mortier. Le noir de vigne ne suffira pas. Il nous faut le liant de l'âme.

Il s'approcha de la table de travail, un immense plateau de chêne noirci par des siècles de chimie occulte et de déversements d'encriers. Sur le bois, le Codex était ouvert. Les pages, d'un vélin si fin qu'on aurait dit de la peau humaine traitée à l'alun, frémissaient imperceptiblement, bien qu'aucun courant d'air ne vînt troubler l'atmosphère confinée de la salle. Les glyphes carthaginois semblaient ramper sur la page, se tordant comme des scoliopendres sous l'effet de la lumière.

Elsa s'avança, chaque pas pesant une éternité. Elle sentait le poids des fioles contre ses côtes : de l'acide sulfurique pur et du vitriol bleu, dérobés au laboratoire de pharmacie sous le manteau de la nuit. Son plan était d'une simplicité désespérée. Elle savait que Van Zaal s'appêtait à ingérer le savoir, à l'incorporer par un rituel de calligraphie interne où l'encre n'était plus un outil, mais un fluide vital. Si elle parvenait à corrompre la mixture, à transformer le "Dialecte de Tanit" en un poison corrosif, elle pourrait peut-être dissoudre le Codex et son maître dans une même agonie de fumée et de cendres.

— Versez la décoction de noix de galle, ordonna Van Zaal en désignant un flacon de

grès.

Elsa obéit, ses doigts effleurant la surface froide du récipient. Elle versa le liquide sombre et tannique dans le mortier de pierre. Van Zaal y ajouta des cristaux de sulfate de fer qui crépitèrent en touchant le liquide, virant instantanément au noir le plus absolu, un noir qui semblait dévorer la lumière ambiante.

— Le secret de l'encre éternelle, psalmodia le professeur, n'est pas dans le pigment, mais dans la douleur du support. La noix de galle est la cicatrice de l'arbre. Le fer est le sang de la terre. Et maintenant... le catalyseur.

Il tendit à Elsa un petit stylet d'argent, dont la pointe était rougie par une flamme invisible.

— Votre sang, Elsa. Juste une goutte. Pour que le texte reconnaisse votre lignée.

Le cœur de la jeune femme manqua un battement. Elle vit le reflet de son propre visage dans le mortier : pâle, les yeux cernés de fatigue et de terreur, les cheveux s'échappant de son chignon en mèches rebelles. Elle comprit que Van Zaal ne cherchait pas une assistante, mais un récipient de secours, un autre buvard au cas où son propre corps faillirait.

Elle tendit la main, mais au moment où le stylet allait mordre sa peau, elle simula un vertige, basculant contre la table de chêne. Dans le fracas des parchemins bousculés, elle sortit la première fiole de son corset. D'un mouvement vif, dissimulé par la manche large de sa robe de bure, elle déboucha le flacon d'acide sulfurique.

— Le vertige de la connaissance, raila Van Zaal, la saisissant par le bras avec une force insoupçonnée. Relevez-vous, enfant. L'histoire n'attend pas les faibles.

Alors qu'il la redressait, Elsa versa le contenu de la fiole directement dans le grand

encrier de cristal où Van Zaal avait déjà préparé la base du Dialecte. Le liquide transparent se mêla à l'encre noire dans un sifflement étouffé. Une odeur de soufre et de brûlé monta instantanément, mais Van Zaal, absorbé par la contemplation du Codex, ne parut rien remarquer d'autre qu'une réaction chimique habituelle à la préparation des encres acides d'Heidelberg.

— Regardez, Elsa, murmura-t-il, la voix tremblante d'une excitation malsaine. Les mots s'ouvrent.

Il trempa sa plume d'oie, une penne de corbeau dont la pointe avait été taillée avec une précision chirurgicale, dans l'encrier empoisonné. La plume sembla s'agiter d'elle-même, comme si elle buvait avec avidité le mélange corrosif. Van Zaal commença à tracer un glyphe complexe sur une page vierge du Codex, un signe qui ressemblait à un œil entouré de ronces.

Dès que la pointe toucha le vélin, une réaction violente se produisit. L'encre ne se contenta pas de marquer la page ; elle la dévora. Des volutes de fumée jaunâtre s'élevèrent du papier, et le bruit d'un grésillement organique emplit la pièce. Van Zaal fronça les sourcils, ses yeux s'agrandissant derrière ses verres.

— Qu'est-ce que... ?

Le glyphe commença à bouillir. Mais au lieu de détruire le parchemin, l'acide sembla exciter les propriétés surnaturelles du Dialecte. L'encre, dopée par la violence chimique, se mit à pulser comme un cœur exposé. Elle s'échappa des traits du dessin, rampant le long de la plume, atteignant les doigts de Van Zaal en un éclair de jais.

— L'acide... Elsa... qu'as-tu fait ? cria-t-il, mais sa voix n'était déjà plus humaine. Elle résonnait avec la profondeur d'un puits sans fond.

Il tenta de lâcher la plume, mais celle-ci était soudée à sa main par une croûte de

noirceur bouillonnante. L'encre empoisonnée ne le tuait pas ; elle le transformait en un champ de bataille moléculaire. Là où l'acide sulfurique aurait dû dissoudre la chair, il agissait comme un fixateur définitif pour les phonèmes de Tanit. Le visage de Van Zaal se crispa, sa peau se tendant jusqu'à se déchirer, révélant non pas des muscles ou des os, mais des lignes de texte serrées, des colonnes de prose antique gravées à même le derme.

Elsa recula, frappant le bord d'un rayonnage. Des livres tombèrent autour d'elle dans un bruit de battements d'ailes de cuir.

— Je voulais vous arrêter ! hurla-t-elle. Je voulais détruire cette horreur !

Van Zaal tomba à genoux, mais ses yeux ne quittaient pas Elsa. Sa bouche s'ouvrit pour hurler, mais seul un flot d'encre épaisse et fumante s'en échappa, inondant son menton et son col de lin blanc. Il leva sa main, celle qui tenait encore la plume, et Elsa vit avec horreur que les veines de son avant-bras étaient devenues des phrases calligraphiées, une généalogie d'ombres courant sous sa peau transparente.

— Tu... as... accéléré... le processus, parvint-il à articuler, chaque mot lui arrachant un lambeau de gorge. L'acide... a brisé... les dernières... barrières...

Le Codex sur la table se mit à briller d'une lueur froide, une luminescence de phosphore et de décomposition. Les pages se mirent à tourner frénétiquement, mues par un vent invisible qui hurlait entre les colonnes de la bibliothèque. Chaque page qui se tournait semblait arracher un souvenir à l'esprit d'Elsa : le visage de sa mère, l'odeur du pain chaud dans la cuisine de son enfance, le nom de la rue où elle était née. Tout s'effaçait, aspiré par le vortex d'encre que sa propre tentative de sabotage avait déchaîné.

Van Zaal n'était plus qu'une silhouette de parchemin vivant, un homme-livre dont chaque mouvement faisait craquer des reliures invisibles. Il s'avança vers elle,

rampant plus qu'il ne marchait, laissant derrière lui une traînée de texte corrosif qui rongea la pierre des dalles.

— Il n'y a pas de page blanche, Elsa, sibilait la chose qui fut le professeur. Il n'y a que... des ratures... et nous sommes... les prochaines.

Elle chercha la deuxième fiole, celle de vitriol, mais ses doigts ne rencontrèrent que le vide. Ses mains étaient déjà tachées, le noir gagnant ses ongles, s'insinuant sous ses phalanges. Elle regarda ses propres bras et vit, avec une terreur indicible, de petits glyphes carthaginois commencer à fleurir sur sa peau, comme une éruption de variole noire.

Le rituel de l'incorporation n'avait pas échoué. L'acide n'avait fait que graver le savoir plus profondément, transformant la chair en une matrice indélébile. Dans le silence de fer de l'université d'Heidelberg, sous les yeux des bustes de marbre qui semblaient pleurer de l'encre, Elsa comprit que la vérité n'était pas une fin, mais une infection. Elle ouvrit la bouche pour appeler à l'aide, mais aucun son ne sortit. Sa langue était devenue une plume, et ses poumons n'étaient plus que des réservoirs de noir de vigne, attendant le prochain scribe pour raconter, une fois de plus, l'histoire de ceux qui n'auraient jamais dû apprendre à lire.

Chapitre 13

L'Insurrection des Mots

L'eau du Neckar n'était plus une promesse de vie, mais un linceul liquide, une humeur noire qui s'insinuait sous les lourdes portes de chêne du Scriptorium. Elle montait avec une lenteur de prédateur, léchant les socles de pierre de l'université d'Heidelberg, charriant avec elle les débris d'un hiver de fer et l'odeur fétide du limon décomposé. À l'intérieur de la vaste salle voûtée, le froid était une lame que le chauffage de fonte, depuis longtemps éteint, ne parvenait plus à émousser. Klaus von Hest, assis à la table magistrale, sentait l'humidité glacée mordre ses chevilles à travers ses bottes de cuir fin, mais il ne bougeait pas. Ses doigts, autrefois d'une pâleur aristocratique, n'étaient plus que des griffes d'ébène, saturées par l'encre de Tanit jusqu'à la moelle. Chaque pore de sa peau semblait avoir bu le noir de vigne, transformant son sang en une mélasse corrosive qui battait au rythme de syllabes oubliées.

En face de lui, le Professeur Barthélemy Van Zaal se tenait debout sur un banc de pierre, sa silhouette de héron funèbre projetant une ombre démesurée sur les murs suintants. Ses lunettes, épaisses comme des culs de bouteille, brillaient d'une lueur malsaine, emprisonnant ses globes oculaires dans une gélatine de savoir impur. Il ne respirait presque plus. Son regard était rivé sur la plume d'oie que Klaus tenait entre ses phalanges tremblantes. La plume n'était plus un outil ; elle était un appendice de chair morte, une excroissance du dialecte qui exigeait d'être couché sur le vélin.

« Achevez-le, Klaus, » murmura Van Zaal, et sa voix n'était qu'un froissement de parchemin sec dans le silence sépulcral de la bibliothèque. « La dernière phrase. Le dernier phonème de la Déesse. Ne sentez-vous pas la vibration ? C'est l'univers qui retient son souffle devant votre main. »

Klaus abaissa la pointe. Le papier devant lui n'était pas du papier ordinaire, mais une peau tannée, arrachée à quelque bête sans nom, ou peut-être à un homme dont la mémoire avait déjà été dévorée par le texte. Sous la clarté vacillante des dernières chandelles de suif, les glyphes carthaginois gravés plus tôt semblaient s'agiter, tels des scarabées d'encre cherchant à s'échapper de la page. La réalité, dans ce périmètre de pierre et d'eau, commençait à se distendre. Les angles du Scriptorium ne se rejoignaient plus selon les lois de l'architecture humaine. Les voûtes gothiques paraissaient s'étirer vers un abîme de bitume, tandis que l'odeur de la cire froide se mêlait désormais à une émanation de soufre et de musc antique.

Klaus sentit une douleur fulgurante irradier de son poignet. L'encre remontait ses veines, traçant sous son épiderme des chemins de fer brûlants. Il ouvrit la bouche pour hurler, mais seul un râle de goudron s'en échappa. Ses souvenirs — le visage de sa mère dans les jardins de Bonn, l'odeur du lin frais dans le château de son père, le goût des premières fraises de printemps — s'effaçaient, gommés par une force centripète. Ils étaient le combustible nécessaire à l'ultime calligraphie. Il n'était plus Klaus von Hest. Il était le conduit, le calame de chair.

D'un geste saccadé, possédé par une volonté qui n'avait rien de mortel, il traça le glyphe final. C'était une spirale brisée, une insulte à la géométrie, un signe qui semblait hurler dans l'oreille interne de ceux qui le regardaient.

À l'instant précis où la plume quitta le support, le Scriptorium fut secoué par un spasme tellurique. L'eau noire du Neckar, qui stagnait à hauteur de genoux, entra soudainement en ébullition, non pas de chaleur, mais de fureur. De la surface sombre émergèrent des formes qui n'avaient de nom dans aucune langue vivante. Les ombres projetées par les bustes de marbre et les rayonnages chargés de grimoires se détachèrent des parois. Elles n'étaient plus des absences de lumière, mais des présences de matière, des silhouettes d'encre pure, denses comme du plomb.

Ces ombres rampèrent sur les murs, se déplaçant avec une fluidité obscène. Elles n'avaient pas de visages, seulement des lignes de texte qui défilaient sur leurs membres ectoplasmiques. L'Insurrection des Mots avait commencé. Les milliers de volumes de la bibliothèque semblèrent s'ouvrir d'un seul mouvement, leurs pages claquant comme des ailes d'oiseaux de proie. Les mots s'en échappaient, s'envolant dans l'air vicié, formant des nuées de mouches noires qui tourbillonnaient autour des deux hommes.

Van Zaal laissa échapper un rire, un son strident qui se transforma en un gloussement de pure extase. Il descendit de son piédestal, marchant dans l'eau noire sans paraître en sentir le froid.

« Regardez ! » cria-t-il, les bras grands ouverts. « Le Verbe se fait chair ! Le Dialecte de Tanit ne se traduit pas, il nous traduit ! Il nous réécrit dans la marge de l'éternité ! »

Les ombres se jetèrent sur lui. Elles ne le frappèrent pas ; elles s'infusèrent en lui. On aurait dit que des milliers de sangsues d'encre couvraient son corps de vieillard. Klaus, prostré sur la table de bois massif, regardait avec une horreur fascinée la métamorphose de son maître. La peau du professeur, déjà parcheminée, commença à se craqueler. Sous chaque ride, sous chaque pore, des caractères carthaginois apparaissaient, gravés à vif. Son sang, en s'écoulant sur sa chemise de lin blanc, ne formait pas de taches rouges, mais des phrases complexes, des paragraphes de syntaxe interdite.

Van Zaal hurlait, mais ses cris perdaient leur humanité pour devenir des voyelles gutturales, des phonèmes qui faisaient vibrer les dalles de pierre. Ses mains s'aplatirent, ses doigts se soudèrent, et ses membres s'étirèrent jusqu'à devenir de longues bandes de vélin vivant. Il n'était plus un homme ; il devenait un manuscrit. Ses yeux, deux perles noires saturées de noir de vigne, fixaient Klaus une dernière fois avant de se dissoudre dans la trame du texte.

« Je suis le livre ! » semblait dire le dernier souffle qui s'échappait de sa gorge, avant que celle-ci ne se referme comme une reliure de cuir brut.

Le corps du professeur s'effondra, mais il ne toucha pas l'eau. Il se délia, se fragmenta en mille éclats de caractères qui vinrent se plaquer contre les murs du Scriptorium. Là où se tenait Barthélemy Van Zaal, il n'y avait plus qu'une immense tache d'encre indélébile sur la pierre, un paragraphe de plusieurs mètres de haut, vivant, respirant, dont les lettres pulsaient d'une lueur violette.

Klaus von Hest se laissa glisser dans l'eau glacée. Il sentait ses propres membres s'engourdir, non pas sous l'effet du froid, mais parce qu'il perdait sa tridimensionnalité. Il regarda ses mains : elles devenaient translucides, aussi fines que des feuilles de papier de riz. Les glyphes qui couvraient sa peau commençaient à raconter son histoire, mais une histoire modifiée, où chaque souvenir était désormais une glose du dialecte de Tanit.

Le Scriptorium était devenu un estomac de pierre où le savoir digérait ses serviteurs. Le silence revint, seulement troublé par le clapotis de l'eau contre les rayonnages. Les ombres regagnèrent les murs, chargées de la substance de ceux qu'elles avaient dévorés. Sur la table magistrale, la plume d'oie reposait, prête pour le prochain érudit assez fou pour vouloir déchiffrer l'indéchiffrable.

Klaus ferma les yeux, sentant l'eau noire l'envelopper totalement. Il n'avait plus peur. Il n'avait plus de nom. Il n'était plus qu'une virgule, un point final dans un récit qui avait commencé bien avant l'homme et qui ne finirait jamais. La réalité s'était refermée comme un livre dont on tranche la gorge, laissant derrière elle une université de pierre vide, hantée par des mots qui, désormais, possédaient une chair.

Chapitre 14

L'Excision

Le froid d'Heidelberg n'était plus une simple morsure de l'hiver, mais une présence solide, une chape de givre grisâtre qui s'agrippait aux ogives de pierre du Scriptorium. À l'intérieur, l'air empestait la chandelle de suif rance et l'odeur plus âcre, plus métallique, de l'encre qui ne séchait jamais. Elsa sentait le lin de sa chemise coller à son dos, une sueur glacée qui n'avait rien de naturel. Devant elle, sur le pupitre de chêne vermoulu, le codex de Tanit palpait. Ce n'était pas une illusion de l'esprit fatigué par les veilles ; les fibres du vélin s'étiraient et se contractaient comme le diaphragme d'une bête agonisante.

À quelques pas, Klaus von Hest n'était déjà plus qu'une silhouette délavée par la pénombre. Ses mains, autrefois si promptes à manier le fleuret ou à caresser le col d'un violon, n'étaient plus que des fuseaux d'ombre. Les gants de peau de chevreau qu'il portait d'ordinaire gisaient au sol, flasques, comme si la chair qu'ils contenaient s'était évaporée. Son visage, cette architecture de noblesse et d'arrogance, se dissolvait dans la grisaille ambiante. Il ouvrit la bouche pour hurler, mais seul un bruissement de parchemin froissé en sortit. Les glyphes carthaginois, ces crochets noirs et ces spirales impies, rampaient désormais le long de son cou, s'enroulant autour de sa trachée comme des parasites de jais.

— Klaus, murmura Elsa, sa voix étranglée par la poussière de l'histoire.

Elle vit l'œil de Klaus se tourner vers elle. Ce n'était plus une pupille humaine, mais une tache d'encre dilatée, un puits sans fond où se noyaient des siècles de savoir interdit. Il reculait vers les rayonnages, s'enfonçant dans la masse des volumes reliés en peau de truie, son corps perdant de sa substance à chaque battement de cœur. Il ne

mourait pas ; il devenait une glose, une note de bas de page dans un texte qui n'aurait jamais dû être exhumé.

Le Professeur Van Zaal, immobile dans l'ombre portée d'une colonne de porphyre, observait la scène avec une avidité de rapace. Ses lunettes de forte dioptrie captaient la lueur vacillante d'un unique quinquet, transformant son regard en deux orbes de verre mort. Il ne fit pas un geste pour retenir son élève. Pour lui, Klaus n'était qu'un réactif chimique nécessaire à la transmutation du verbe en chair.

Elsa comprit alors que le silence qui tombait sur la pièce n'était pas l'absence de bruit, mais l'effacement de tout ce qui faisait leur existence. Si Klaus disparaissait, si la lignée de Tanit achevait sa migration dans leurs veines, il ne resterait d'eux aucune sépulture, aucun souvenir dans l'esprit de leurs mères, pas même une mention dans les registres de l'Université. Ils seraient dévorés par le lexique.

Elle porta la main à la poche de sa redingote de laine bouillie. Ses doigts rencontrèrent le cuir souple de son journal intime. C'était un petit carnet de format in-octavo, rempli de ses propres écritures : des croquis de fleurs de bruyère, des listes de courses, le nom de son père, les dates de ses premières fièvres printanières. C'était là sa seule ancre, le réceptacle de sa propre vie, une encre domestique et saine.

Elle s'approcha du codex maudit. L'odeur de la chair en décomposition monta vers elle, mêlée à une fragrance de musc antique. Les glyphes sur la table semblèrent se cabrer à son approche, sentant une proie plus vigoureuse. Elsa ouvrit son journal à une page blanche, au cœur même de ses souvenirs les plus chers. Elle vit Klaus s'effilochez totalement ; sa main droite n'était plus qu'une traînée de fumée noire qui tentait vainement de s'accrocher à une étagère.

— Prends-moi, dit-elle dans un souffle, s'adressant non pas à Dieu, mais à la noirceur qui suintait du bois. Prends mon histoire, mais laisse le reste du monde en paix.

D'un geste brusque, elle plaqua son journal ouvert contre la page du Dialecte de Tanit.

Le choc fut viscéral. Elsa ne ressentit pas de douleur, mais une sensation d'excision spirituelle. C'était comme si un crochet de fer s'enfonçait dans ses souvenirs d'enfance pour les arracher un à un. Elle vit, avec une clarté terrifiante, l'image de la maison de son grand-père à la lisière de la Forêt-Noire se liquéfier, les couleurs vives des géraniums aux fenêtres virant au gris charbon, puis au noir absolu. Le rire de sa sœur devint un sifflement de vapeur. Son propre nom, Elsa, se détacha de sa conscience comme une croûte tombe d'une plaie.

L'encre du Dialecte commença à s'écouler du codex vers le journal, comme aspirée par un vide pneumatique. Le papier de riz de son carnet buvait la malédiction. Les fibres blanches se gorgeaient d'une substance visqueuse, épaisse, qui semblait peser des tonnes. Ses bras tremblaient sous l'effort de maintenir le contact. Elle sentait la gangrène du savoir ramper sur ses phalanges, teignant ses ongles d'un violet nécrotique.

Klaus, au bord de l'inexistence, eut un sursaut. La pression qui l'annihilait sembla refluer. Ses contours se stabilisèrent un instant, redevenant cette silhouette de jeune homme pâle, mais ses yeux restèrent vides de toute humanité. Il ne la regardait plus ; il regardait le vide. Puis, avec un soupir qui fit vaciller toutes les flammes du Scriptorium, il se volatilisa. Il ne resta de lui qu'une odeur de vieux papier et un léger dépôt de suie sur les dalles de grès. Klaus von Hest n'était plus un homme, il n'était plus une ombre, il n'était plus qu'une rumeur, un murmure que les futurs étudiants croiraient entendre entre deux étagères lors des nuits de tempête.

Elsa tomba à genoux, pressant le journal contre sa poitrine. Le carnet était devenu brûlant, une brique de charbon ardent qui lui consumait le corset et la peau. Elle sentait les mots de Tanit se battre à l'intérieur de la reliure, cherchant une issue, mais ils étaient emprisonnés dans le récit de sa propre vie, étouffés par la banalité de ses

souvenirs de jeune fille. Elle offrait sa mémoire en sacrifice pour servir de geôle à l'innommable.

Le silence qui suivit fut absolu, un silence de tombeau.

Le Professeur Van Zaal s'approcha lentement, le bruit de ses semelles de cuir sur la pierre sonnait comme des coups de marteau. Il s'arrêta devant Elsa, qui haletait, la tête basse, ses cheveux défaits tombant sur son visage livide. Il ne lui tendit pas la main. Il regarda simplement le journal qui fumait encore entre les doigts de la jeune femme.

— Vous avez brisé la lignée, dit-il d'une voix dépourvue d'émotion, presque déçue. Vous avez utilisé le périssable pour contenir l'éternel. Quelle gâchis de science, Mademoiselle... Mademoiselle...

Il marqua une pause, ses yeux plissés derrière ses verres épais. Il chercha son nom dans les recoins de sa mémoire, mais il n'y trouva qu'une tache d'encre. Elsa leva les yeux vers lui. Elle ne savait plus qui il était. Elle ne savait plus qui elle était. Elle savait seulement qu'elle tenait entre ses mains quelque chose de fétide et de dangereux qu'il ne fallait jamais lâcher.

Elle se releva avec une lenteur de vieille femme. Ses mains étaient noires jusqu'aux poignets, une teinture qui ne partirait jamais, une marque infâme gravée dans la chair. Elle se détourna du professeur, ignorant les rangées de livres qui semblaient gémir sur son passage. Elle marcha vers la sortie du Scriptorium, laissant derrière elle les ténèbres de l'université.

Dehors, la neige tombait enfin, de grands flocons blancs qui tentaient de recouvrir la noirceur du monde. Elsa regarda ses mains, puis le petit carnet dont le cuir était désormais craquelé comme une peau brûlée. Elle ne se souvenait d'aucun visage, d'aucun baiser, d'aucune prière. Elle n'était plus qu'un contenant, une gardienne

anonyme errant dans le fer de l'hiver.

Dans le Scriptorium, sur la table de chêne, il ne restait qu'une plume d'oie brisée et une seule goutte d'encre qui, lentement, s'enfonçait dans les fibres du bois, attendant le prochain érudit dont la soif de savoir serait plus grande que la peur de l'oubli.

Chapitre 15

La Note en Bas de Page

L'avril à Heidelberg ne possédait rien de la clémence des cieux méridionaux ; il n'était qu'un prolongement de l'hiver, une agonie de boue et de givre qui remontait du Neckar pour s'insinuer sous les dalles de grès de l'université. La fonte des neiges révélait les immondices figées depuis décembre et les murs de la bibliothèque, saturés d'une humidité séculaire, semblaient transpirer un salpêtre grisâtre. Elsbeth franchit le seuil du Scriptorium avec le sentiment de pénétrer dans le ventre d'un cétacé pétrifié. Sa robe de laine bouillie, alourdie par la pluie, battait contre ses chevilles, et le cuir de ses bottines craquait sur le sol de pierre. Sous son châle, elle serrait son cartable de cuir gras, contenant ses propres plumes et un flacon de sépia, ignorant encore que dans ce lieu, l'encre ne servait pas à fixer la pensée, mais à la dévorer.

Le silence de la salle d'étude était une matière organique, épaisse, trouée seulement par le grattement stertoreux de quelques plumes lointaines. Le Professeur Van Zaal n'était pas visible, mais son influence saturait l'air d'une odeur de naphthaline et de décomposition douceâtre, celle d'un herbier oublié dans une cave. Elsbeth chercha une place. Les pupitres de chêne massif, polis par des générations de coudes d'étudiants, s'alignaient comme des cercueils ouverts. Au fond de la salle, près d'une fenêtre dont le vitrail plombé ne laissait filtrer qu'une lumière de limon, elle aperçut un siège vacant. C'était une table isolée, marquée d'une balafre sombre dans le bois, une tache d'encre si profonde qu'elle paraissait avoir été brûlée au fer rouge.

Elle s'assit, le dos droit, luttant contre le froid qui émanait du mur. En disposant ses affaires, sa main effleura une anfractuosité sous le plateau de la table, un tiroir dérobo  que la dilatation du bois humide avait fait jouer.   l'intérieur reposait un carnet. Sa couverture était d'un cuir si vieux et si sec qu'il rappelait la texture d'une momie de

parchemin, craquelé en une myriade de ridules sombres. Elsbeth le posa sur le pupitre. L'objet semblait posséder un poids disproportionné pour sa taille, comme s'il était lesté de plomb ou de souvenirs trop denses.

Lorsqu'elle ouvrit la première page, une odeur métallique la frappa au visage, un effluve de sang froid et de térébenthine. Les pages n'étaient pas jaunies par le temps, mais imprégnées d'une substance noirâtre qui semblait palpiter sous la lumière chétive des chandelles de suif. L'écriture était serrée, nerveuse, une calligraphie qui ne ressemblait à aucun alphabet connu dans les traités de philologie classique. Ce n'étaient pas des lettres, mais des crochets, des sutures, des griffures qui semblaient vouloir s'extraire de la fibre du papier.

« Le Dialecte de Tanit », murmura-t-elle sans savoir d'où lui venait ce nom.

L'encre paraissait fraîche, d'un noir de jais si pur qu'il en devenait aveuglant. Elsbeth pencha la tête, intriguée par un détail absurde : le liquide semblait perler à la surface du vélin, refusant de sécher, formant des dômes minuscules qui reflétaient son propre visage déformé. Elle approcha son index de la première ligne, une note en bas de page rédigée d'une main plus hésitante, presque fébrile.

« N'avalez jamais l'encre, car elle se souvient de ce que vous allez oublier. »

Au moment où son doigt effleura le papier, une décharge glacée remonta le long de son bras, une morsure de givre qui lui fit suspendre son souffle. Sous la pulpe de son index, elle sentit une vibration. Ce n'était pas un tremblement musculaire, mais une pulsation rythmique, souterraine, comme si le texte possédait un système circulatoire. Les glyphes parurent s'étirer, les crochets de Tanit se muant en de minuscules mandibules cherchant à s'agripper à sa chair.

Une goutte d'encre, plus visqueuse que les autres, se détacha du mot final et vint tacher l'extrémité de son ongle. La sensation fut immédiate : une piqûre d'aiguille,

suivie d'une chaleur de fièvre. Elsbeth voulut retirer sa main, mais son corps ne répondait plus avec la célérité habituelle. Elle regarda l'encre s'infiltrer sous son éponychium, traçant une veine noire qui remontait vers sa première phalange. La douleur était absente, remplacée par une sorte de vertige érudit, une aspiration du moi vers le vide.

Soudain, un souvenir lui échappa.

Ce n'était pas une pensée complexe, mais une image simple : le visage de sa mère l'embrassant sur le front avant son départ pour Heidelberg. L'image se délita, les traits se floutèrent, les couleurs s'effacèrent pour laisser place à une tache d'ombre uniforme. Elsbeth paniqua. Elle tenta de se remémorer le nom de sa ville natale, le goût des pommes d'automne, le son des cloches de sa paroisse. Rien. À la place de ces fragments de vie, des phonèmes gutturaux commençaient à résonner dans son crâne, une langue de pierre et de sel qui réclamait de l'espace.

Elle releva les yeux et vit, à l'autre bout du Scriptorium, la silhouette de héron du Professeur Van Zaal. Il ne la regardait pas, il était penché sur un pupitre, sa plume d'oie s'agitant avec une régularité de métronome. Ses mains, aperçues entre les pans de sa redingote de deuil, étaient d'un noir absolu, une gangrène de scribe qui ne semblait pas l'effrayer. Il savait. Il attendait que le processus de transmutation s'achève, que la nouvelle "note en bas de page" soit rédigée dans le grand livre de l'oubli.

Le froid de la bibliothèque devint insupportable, un froid de crypte qui semblait pétrifier le sang dans ses veines. Elsbeth essaya de crier, mais sa gorge ne produisit qu'un sifflement sec, le bruit d'un parchemin que l'on déchire. Elle baissa à nouveau le regard sur le carnet. Les pages tournaient désormais d'elles-mêmes, agitées par un souffle invisible, révélant des schémas anatomiques où les organes étaient remplacés par des structures linguistiques. Le foie était un verbe, le cœur une conjonction de coordination, les poumons des parenthèses béantes.

La vibration sous sa peau s'intensifiait, devenant un bourdonnement d'insectes sous-cutanés. L'encre avait maintenant atteint son poignet, dessinant des arabesques complexes qui semblaient être la traduction exacte de son enfance sacrifiée. Elle sentait son identité s'effiloche, les fils de sa mémoire se dénouant un à un pour être retissés dans la trame du dialecte proscrit. Elle n'était plus Elsbeth ; elle devenait un réceptacle, un buvard de chair destiné à porter une vérité trop ancienne pour les hommes vivants.

Elle saisit sa propre plume, non par volonté, mais par une nécessité organique, comme un membre amputé qui chercherait à tâtons son prolongement. Elle trempa la pointe de métal non pas dans son encrier de sépia, mais directement dans la plaie noire qui s'ouvrait sur le papier du vieux journal. L'encre était tiède, presque fiévreuse.

Elle commença à écrire.

Chaque lettre tracée était un adieu. Elle écrivit le nom de son père, et le visage de celui-ci s'évapora de son esprit au moment même où le "P" s'ancrait dans les fibres du bois. Elle écrivit le nom de son premier amour, et la sensation de sa peau disparut, remplacée par la texture rugueuse du vélum. Elle était en train de se vider, de se transvaser dans le texte, devenant elle-même une glose, une explication marginale dans une œuvre qui la dépassait.

Autour d'elle, l'obscurité de la pièce semblait s'épaissir, les rangées de livres se rapprochant comme les murs d'un étai. L'odeur de cire froide et de poussière fut supplantée par celle, âcre et viscérale, d'une encre qui n'était plus composée de suie et de gomme arabique, mais de souvenirs liquéfiés. Une larme tomba de ses yeux, mais elle n'était pas claire ; c'était une perle d'opale noire qui vint s'écraser sur la page, se mêlant aux mots de Tanit, les rendant plus brillants, plus voraces.

Van Zaal se tourna enfin vers elle. Ses lunettes de formol captèrent la lueur d'une bougie mourante. Un sourire imperceptible, une simple tension de ses lèvres parcheminées, étira son visage. Il ne dit rien, car le langage n'était plus pour lui un outil de communication, mais une proie. Il s'approcha lentement, ses pas ne produisant aucun son sur le grès, comme s'il marchait sur des tapis de cadavres de lettres.

Elsbeth sentit la vibration atteindre sa poitrine. Son cœur battit une dernière fois pour elle-même, puis adopta le rythme saccadé de la calligraphie. Elle n'avait plus peur. L'oubli était une forme de pureté, une blancheur de l'âme que l'encre venait saturer de sa sagesse fétide. Elle posa la plume, regarda ses mains désormais totalement noires, et sut que demain, une autre place serait vacante, ou qu'une autre étudiante croirait trouver un siège libre dans la pénombre de Heidelberg.

Elle ferma le carnet. Le bruit de la couverture de cuir se rabattant sur les pages humides sonna comme le verrou d'une cellule. Dehors, la pluie de printemps continuait de laver la ville, mais rien ne pourrait jamais effacer la tache qui grandissait dans le Scriptorium, cette note en bas de page écrite avec le sang de la mémoire.

FIN

Merci d'avoir lu "N'avalez jamais l'Encre"

Une œuvre écrite par Sarah Bern

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)